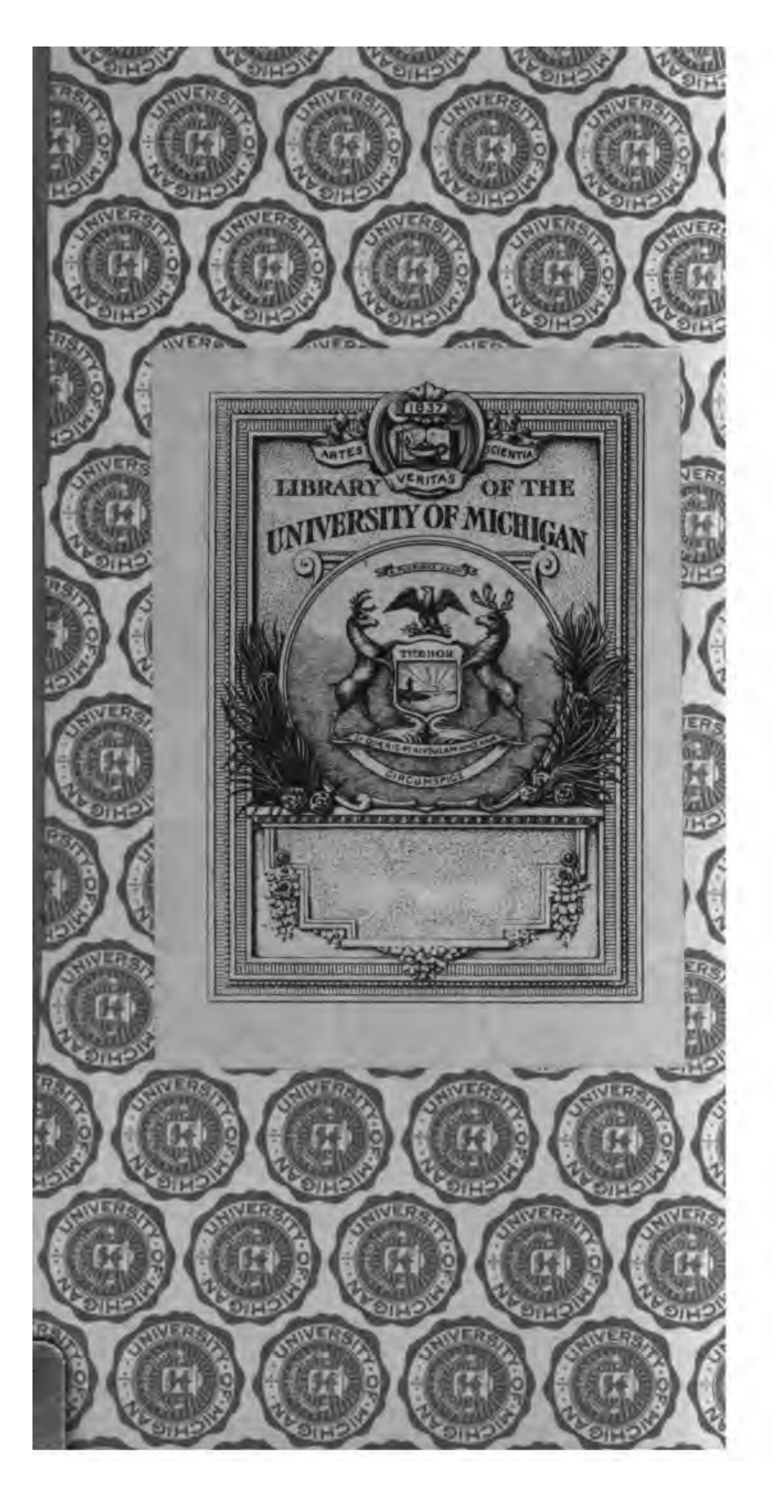
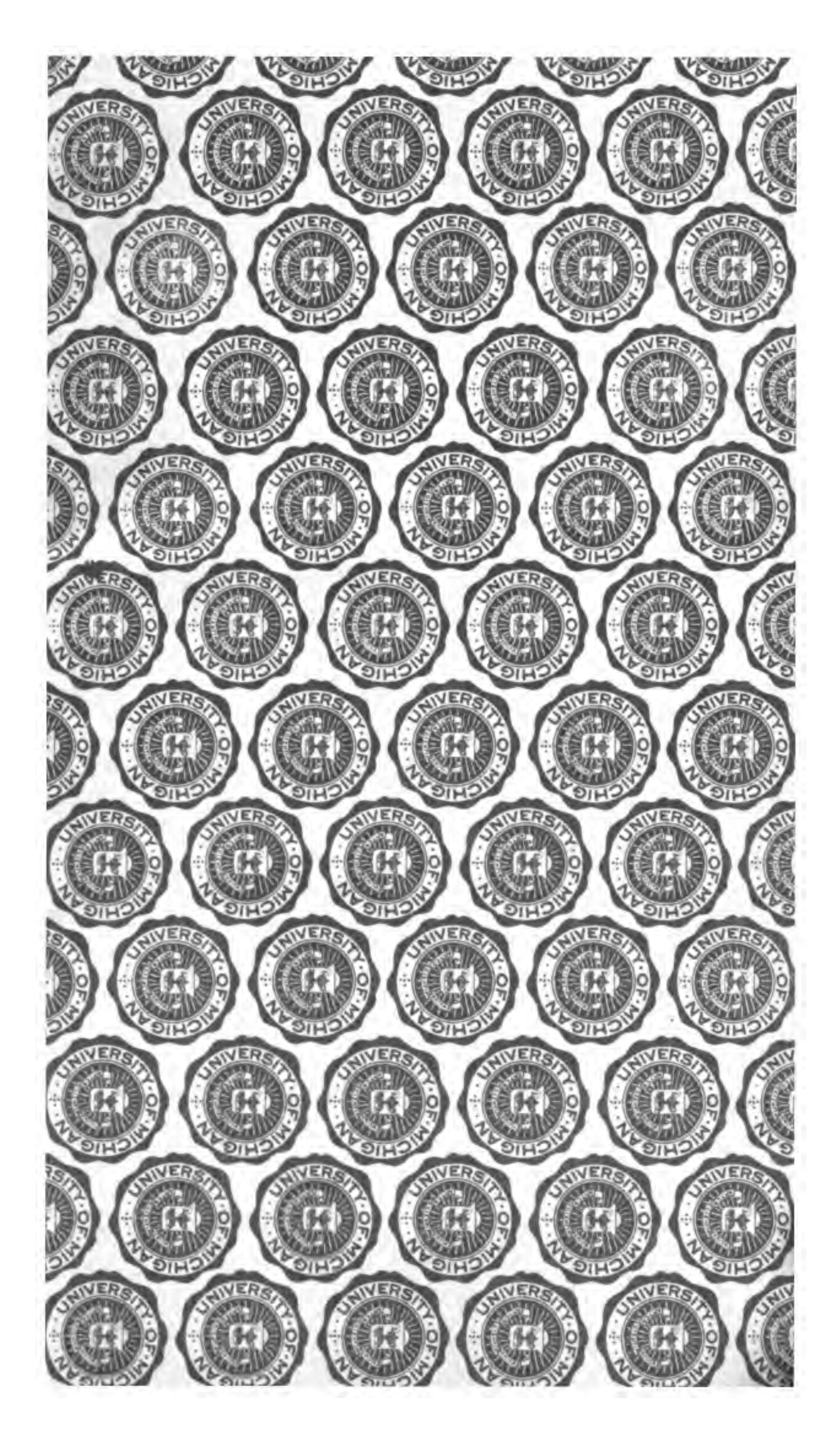
Marseille. — Imp. Ve Marius Olive, rue Paradis, 68.



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


UNIVERSITY OF MICHIGAN

LÉGENDES PROVENÇALES.

LÉGENDES

PROVENÇALES

PAR

JULES CANONGE,

de Nîmes.



MARSEILLE.

ALEXANDRE GUEIDON, ÉDITEUR.

MDCCCLXII.

INTRODUCTION.

Ces Légendes n'ont jusqu'à à ce jour figuré qu'en des recueils où elles se trouvaient mêlées à des œuvres d'un tout autre caractère. Nous les publions pour la première fois en un volume. — Aux diverses époques où ils parurent, ces poèmes légendaires furent distingués par la critique ; voici quelques extraits des principaux jugements portés sur eux :

« LE MONGE DES ILES D'OR offre une fable dont le fond est aussi intéressant que la forme est attrayante. Toutes les couleurs du moyen-âge sont réunies avec habileté dans cette légende du genre gracieux où le chantre du *Tasse* marche sur les traces de *l'Arioste*. Le fragment intitulé : *les Fleurs*, surtout est délicieux.

« S.-A. VIEILLARD »

Moniteur du 4 décembre 1839.

« Dans le MONGE DES ILES D'OR, le ton naïf des vieilles légendes provençales a été heureusement conservé ; et cela, sans afféterie, sans obscurité, ces deux grands écueils de ceux qui rajeunissent les chants des troubadours.

« BRISSET. »

Gazette de France.

« L'œuvre où M. Canonge nous a paru avoir le plus complètement réussi, c'est celle qu'il a consacrée à vivifier de tout le charme d'une poésie fraîche et gracieuse la légende du MONGE DES ILES D'OR. Malgré la modestie d'une préface où il présente ce travail comme un simple récit en *prose cadencée et quelque peu rimée*, nous sommes convaincu que beaucoup de lecteurs s'obstineront à y voir, comme nous, un poème touchant, assez richement rimé, où la simplicité du fond est singulièrement relevée par le mérite de la pensée et par l'élégance du style ; enfin, de la poésie de bon aloi. Nous avons trouvé là des descriptions pleines de fraîcheur, de beaux sentiments, de grandes pensées, une expression toujours limpide et pure ; en un mot, ce petit poème est une composition riante et gracieuse faite pour impressionner doucement, et pourtant d'une manière profonde et durable, comme ces parfums suaves qui survivent longtemps à la fleur dont ils sont émanés.

« Ad. MICHEL. »

L'Art en Province. 1839.

« La poésie, au XIX• siècle, a un immense mérite, selon moi, mérite que ses détracteurs les plus acharnés ne pourront jamais lui refuser : c'est d'être chaste et honnête. Elle n'a jamais profané sa lyre, elle ne l'a pas ravalée jusqu'à chanter ce qui séduisait les poètes du XVIII• siècle.

« M. Jules Canonge est du nombre de ceux qui ont le plus respecté la sainteté de la muse. Ses vers sont purs et vrais ; le sentiment qui les a dictés est l'amour du beau et du bien, et nous lui en faisons un compliment sérieux. Quand la prose fait les affaires du corps, la poésie doit faire celles de l'esprit et du cœur. Prose ou vers, il est inutile d'ajouter que l'âme du poète est la même dans ces deux langues, c'est-à-dire noble et sévère. La pièce intitulée DANTE AUX ALISCAMPS est l'une des plus remarquables. Le sentiment de la poésie italienne est très-heureusement compris dans ce morceau de choix. On voit que M. Canonge, qui est lui-même originaire du Midi, a une prédilection toute particulière pour les belles contrées aimées du soleil. Nous l'en félicitons, la nature méridionale possède une grande qualité; c'est qu'elle est franche et naïve et qu'elle est surtout faite pour inspirer les poètes et les peintres. Dans le Midi, point de fausse mélancolie, point de faux jour, tout est éclairé de face et les couleurs sont nettement dessinées : c'est le grand mérite que l'on remarque dans les poètes de la belle école italienne :

Solo guardando a guisa di leon quando si posa.

« Antony DESCHAMPS. »

France littéraire, 1839.

« Il en est des nobles esprits comme des nobles cœurs : ils appartiennent également à l'humanité et à la patrie ; l'œuvre de M. Canonge porte cette double empreinte, et ses poèmes, qui tiennent en général, par le sujet ou les incidents qui s'y mêlent, aux légendes, aux traditions, à l'histoire du pays que l'auteur habite, sont devenus par leurs mérites éminents, compatriotes de tous ceux qui aiment les beaux vers.

« Armand de PONTMARTIN. »

La Mode, 1848.

En fondant la Bibliothèque Provençale. nous nous sommes imposé la tâche de mettre en lumière tout ce que la Provence contemporaine inspire de plus remarquable dans la littérature, les voyages et l'histoire. La publication que nous offrons aujourd'hui sera, nous en avons le ferme espoir, favorablement accueillie par tous les vrais amateurs des lettres provençales. Elégance et pureté dans la forme, élévation et solidité dans le fond, tel est le caractère de la poésie de M. J. Canonge. Nous avons tout fait pour donner à ce recueil de légendes gracieuses une édition digne d'elles et du talent de l'auteur.

ALEXANDRE GUEIDON.

LE MONGE DES ILES D'OR.

QUATRIÈME ÉDITION

REVUE PAR L'AUTEUR

A SILVIO PELLICO.

Tout ici-bas, excepté l'homme, remplit sans orgueil la destination qui lui fut assignée : la flamme rend la chaleur et le mouvement à nos membres engourdis, et ne sait même pas qu'elle nous ranime; la lumière dirige notre marche et ne sait pas qu'elle nous conduit; la fleur que nous respirons, le ruisseau dont nous aimons à suivre le cours, à écouter le murmure, ne savent pas qu'ils nous charment; l'homme seul, doue de la pensée, pêche par elle alors même que la vertu est dans ses œuvres : un ferment de vanité se mêle presque toujours au peu de bien qu'il peut accomplir et le déflore devant Dieu, car la connaissance de soi-même et l'intelligence dans la volonté le ravalent autant qu'elles auraient pu l'élever lorsqu'il prostitue au mal ses nobles puissances.

Mais vous, Pellico, vous n'avez point ces tristes faiblesses : généreux comme la flamme, brillant comme la lumière, suave comme la fleur, harmonieux et pur comme le ruisseau, vous ignorez comme eux les bienfaits que vous repandez autour de vous et vous ne vous doutez point de la reconnaissance que je vous dois.

Avant d'être connu de vous, je vous admirais et surtout je vous aimais, car, après vous avoir lu, je me sentais meilleur. J'osai vous adresser mes premières inspirations, et je le fis dans un moment d'orage intérieur, où la voix du mal était près d'étouffer celle du bien : je parcourais le passé de ma vie, courte par le nombre des jours, mais déjà longue d'agitations intimes ; je me voyais, enfant, cultivant avec un soin religieux tous les beaux sentiments, toutes les nobles pensées comme des fleurs dont le parfum devait se répandre sur mon avenir; puis, jeune homme, tandis qu'à l'exception de quelques noms glorieux, autour de moi, l'art s'égarait en vagues aspirations, ou n'était plus que le vain étalage de couleurs éblouissantes, la ciselure laborieuse de puérils détails, l'organe monstrueux de passions infâmes. Je pensais que c'était un devoir de lui donner un but plus élevé : consoler les nobles douleurs, formuler les préceptes de l'éternelle Sagesse, et les vérités immuables qui dominent le monde, exciter aux grandes actions en exaltant les grandes vertus, me semblait être sa véritable, sa seule destination.

Mais bientôt, froissé par les premiers contacts des hommes, je me repliais sur moi-même avec amertume, j'étais forcé de reconnaitre qu'en dépouillant sa pureté, la poésie avait perdu son empire. Le plus grand nombre la proclamait impuissante à seconder le mouvement progressif de l'époque ; et si quelques-uns admettaient encore le poète, ce n'était plus que comme un baladin littéraire propre à distraire la foule par d'ingénieux tours de phrases, ou comme un histrion habile à soulever les passions fougueuses : les maîtres eux-mêmes sentaient leur foi ébranlée.

Si, du domaine de l'art, je passais à celui des relations sociales, j'y voyais prodiguée aux sentiments élevés et généreux la part de mépris qui devrait être le chatiment de l'abjection et de l'égoïsme, et l'homme souffrant moins de ses vices que de ses vertus.

Et je me demandais si le mal n'était pas le bien, et si je ne devais pas prendre en dérision ma vie passée?

Votre lettre, ô Pellico, fut une réponse providentielle à cette fatale question : vous applaudissiez à mes premiers pas, vous m'encouragiez à persister dans la voie que je m'étais choisie, et vous me recommandiez de faire un bon emploi de ce que vous vouliez bien appeler d'heureux dons.

Ces paroles étaient simples autant que bonnes, venant de vous, la sincérité ne pouvait en être douteuse. Sans m'enorgueillir de votre éloge, j'y puisai la force dont j'avais besoin, et c'est à vous que j'offre aujourd'hui ce fruit de mes travaux ; je me plais à vous le soumettre, car votre voix est de celles dont un seul mot a plus de valeur que les clameurs de tout un siècle.

Nîmes, décembre 1838.

Ceci n'est pas un poème, mais un simple récit en prose cadencée et quelque peu rimée. Lorsque j'ai voulu le relire deux années après l'avoir écrit, je l'ai trouvé tellement pâle et dépourvu de ces fleurs de style qui constituent la poésie, qu'un moment j'ai eu la pensée de lui donner tout-à-fait les modestes allures de la prose. Cependant il m'a semblé que quelques passages perdraient à cette transformation : je me suis borné à rendre l'ensemble aussi correct que je l'ai pu, et je le publie malgré ce qu'il peut avoir de défectueux, parce que je crois que la pensée fondamentale de ce petit ouvrage est de celles que l'on ne saurait trop rappeler en nos jours de passions, de désespoirs frénétiques et d'ambitions immodérées.

LE MONGE DES ILES D'OR.

A SILVIO PELLICO

LES DEUX MOINES.

En cet heureux climat où, d'azur couronnée,
Se berce et resplendit la Méditerranée,
Dans une île où la palme et l'arbre aux pommes d'or *
Etalent de leurs fruits le savoureux trésor,
Sous les graves habits d'un ordre solitaire,
Deux moines, différents d'âge et de caractère,
Contemplaient du soleil le disque grandissant,
A l'horizon des flots tout rouge s'abaissant.

* L'une des îles d'Hyères.

Le jeune homme était sombre et penchait vers la plage
Le front méditatif de son pâle visage;
Le vieillard s'écriait: « Sur ce miroir sans fin,
Comme au divin séjour l'aile d'un séraphin,
Comme au ciel de la nuit les fuyantes étoiles,
Voyez se réfléchir, glisser ces blanches voiles !
Oh ! comme, dans la nue où ton trône est porté,
S'endort bien de ton front l'ardente majesté,
Astre roi ! c'est qu'après ta journée accomplie,
Et de bienfaits sans nombre et de splendeurs remplie,
Tu voiles sans remords ta puissante clarté
Et demandes sans crainte un repos mérité :
Tels, lorsqu'apparaîtra la fin de la carrière,
Nos cœurs élèveront confiants leur prière,
Et, pour nous réveiller en un monde meilleur,
Nous nous endormirons dans la paix du Seigneur...»
— Si le jour ne fut point orageux et plein d'ombre ! »
Répondit une voix mélancolique et sombre.

Le vieillard tressaillit; abaissant son regard,
Il vit son jeune ami si pâle, si hagard
Que, lui pressant la main : « Il faut que dans une âme,
Mon fils, les souvenirs aient bien vive leur flamme,
Pour qu'ainsi l'œil ardent s'obstine à les pleurer,
Et le cœur à gémir, la lèvre à murmurer.
Des grandes passions as-tu subi l'orage?
La main de l'amitié peut guérir leur ravage.
Peut-être qu'un forfait... Oh ! s'il en est ainsi,

Jette-toi dans mes bras, et viens crier merci !
Dieu qui n'a point pitié de l'orgueilleux coupable,
Est pour le repentir en grâce inépuisable. »

Au son de cette voix, le front du malheureux
S'etait levé; son œil semblait moins douloureux :
Car ta sainte parole, ô pitié secourable !
Est toujours salutaire au cœur du misérable.
Au mot de *passions* un éclair fugitif
Passa dans son regard un moment convulsif;
Mais quand le mot *forfait* vint blesser son oreille,
Comme bondit soudain le lion qu'on éveille,
Il se dressa; son front de courroux s'enflamma,
Tout son être frémit; soudain il se calma;
Et voilant d'une main son humide paupière,
Tendant l'autre au vieillard : « J'ai mérité, mon père,
Oui, j'ai trop mérité ce soupçon flétrissant;
A vous si généreux et si compatissant
Je n'osai qu'à moitié donner ma confiance,
Et le ciel m'en punit. Mais si de ma souffrance
J'ai dérobé la source à votre œil paternel,
Ce n'est pas qu'elle ait rien d'impie ou criminel.
Je n'ai point à gémir sur d'autres funérailles
Que celles dont mon glaive a semé les batailles;
Contre les Albigeois implorant un soutien,
Quand l'Église tremblait, elle connut le mien;
Mais (ô honte, ô pitié de l'humaine faiblesse !)
Souvent nous rougissons d'une folle détresse

Bien plus que d'un forfait: c'est un orgueil blessé
Qui s'abat devant vous jusqu'aux pleurs abaissé;
C'est un amour déçu dont la honteuse flamme
Torture ma pensée et dévore mon âme!
Écoutez mes tourments, et, lēs trouvant si vains,
N'éloignez point de moi vos bienfaisantes mains! »

RÉCIT DU JEUNE HOMME.

« Lorsqu'il se détourna de vos travaux sublimes,
Plus d'une fois votre œil a parcouru mes rimes,
Et de Raoul Gassin le nom vous est connu.
Peut-être jusqu'à vous est aussi parvenu
Le bruit de ses combats, de ses folles querelles,
Et de ses pas errants sur des bords infidèles.
Enivré des faveurs que m'offrait la beauté,
Fêté dans les manoirs, au champ-clos redouté,
J'allais jetant aux vents les fleurs et l'ambroisie
Et l'or que devant moi semait la poésie;
J'effleurais l'existence et je niais l'amour.

Sans doute il vous souvient de la galante cour
Que tint à Romanil la comtesse Mabille,

Et pour vous de ces jeux le doux souvenir brille
De tout ce que jongleurs, pages et ménestrels
En contèrent longtemps de castels en castels.
Mais ces riants tableaux n'ont pour moi que tristesse.
Car c'est là que naquit la douleur qui m'opresse.
J'arrivai sous l'ormel, confiant, dédaigneux;
A peine je laissai se distraire mes yeux
Sur la noble guirlande où nos fleurs provençales
Etalaient leur parure et leurs grâces rivales.

Mais voilà que soudain mon regard fut troublé,
Je sentis à mon cœur tout mon sang refoulé;
Et, quand ce vint à moi de chanter un caprice,
A peine si j'osai m'avancer dans la lice.
Je tremblai, je pâlis pour la première fois,
Et mon luth fut rebelle et ma lèvre, sans voix.
D'un espoir cependant en moi jaillit la flamme,
Et je fis dans ces vers passer toute mon âme :

« Si j'aimais, ce ne serait pas
Regard de feu, taille de reine
Qui pourraient à ma souveraine
Enchaîner mon cœur et mes pas;
Mais ce serait charmant corsage,
Regard voilé, calme visage,
Parler simple, léger et doux,
Et cette grâce chaste et belle
Dont je n'ai trouvé le modèle
Que dans le ciel ou parmi vous !

« Si j'aimais, je n'offrirais pas
A ma beauté, pompe royale,
Châteaux, puissance féodale,
Riches atours pour ses appas ;
Mais j'offrirais palme coupée
Par ma muse ou par mon épée,
Chants et parfums rares et doux,
Et lui tresserais en couronne
Tant de fleurs, que de la Madone
L'œil divin en serait jaloux.

« Oh ! pleurez sur le troubadour,
Car celle dont il peint les charmes,
Celle à laquelle il rend les armes,
Il l'a vue et se meurt d'amour !
C'est, dans ce jardin plein de roses,
Une des plus jeunes écloses,
C'est la plus belle parmi vous ;
Il la contemple, il la respire,
Il sait et pâlit, n'osant dire
Son nom si terrible et si doux !.... »

« Un long cri répondit à ma plainte de flammes ;
Tous les bras s'agitaient pleins d'ivresse, et les dames
Faisaient pleuvoir sur moi gants, fleurs et bracelets ;
Leur geste et leur regard semblaient dire : parlez !

Une seule restait aussi froide que belle :
Stephanette des Beaux !... Malheur ! car c'était elle !

A ces hommages vains mon sombre désespoir
Se déroba, jurant de ne point la revoir.

Ah! plus je fuyais loin, plus s'aigrissait ma peine!
Alors je m'abaissai pour fléchir l'inhumaine;
En chants mélodieux j'épanchai mes douleurs;
Je fis dans les tournois triompher ses couleurs;
Et j'élevai si haut sa beauté souveraine
Que des fêtes partout on la proclamait reine!
Mais rien ne l'adoucit. Sous les rocs périlleux
Où domine si haut son blason orgueilleux,
Je traînai, je meurtris mes genoux sur la pierre;
Et la porte resta fermée à ma prière.
Au vitrail d'un balcon, un moment je crus voir
Une femme passer, une ombre se mouvoir;
Tout mon être se prit avide à ce fantôme,
Le roc sauvage et nu me devînt un royaume.
L'hiver se déchaînait; mais, au pied de la tour
Ma douleur s'obstina. J'allais, pendant le jour,
Demander aux pasteurs de la pauvre campagne
Ces dons que la pitié de ses vœux accompagne;
Et revenais le soir pour chanter, espérant
Fléchir tant de rigueur par un amour si grand.
« Un jour, ma voix était faible, car la froidure
Crispait mes doigts glacés, crispait ma chevelure
Et dévorait mes yeux; c'était un de ces soirs
Où s'ouvre à tout passant la porte des manoirs,

Où l'on ne voudrait pas laisser sans assistance
Un immonde animal exhaler sa souffrance.
Suivi de quatre chiens, un varlet s'avança:
J'espérai, mais soudain, sa voix me terrassa:
« Sus à ce vagabond! » cria-t-il. — Oh! ma rage
Se réveilla terrible à ce comble d'outrage!
Détestant mon amour et mes lâches douleurs,
Je partis, frémissant, sombre les yeux sans pleurs.

Depuis ce jour fatal, la vengeance et la haine
Envahirent mon âme et rompirent sa chaîne.
Par d'acerbes récits, par des mots flétrissants
Je profanai l'autel où brûla mon encens;
Et j'égarai ma vie en des passions folles.
Aux fêtes j'étalais un luxe de paroles,
De joyaux et d'amours, lorsqu'elle y paraissait;
En sarcasmes ma voix contr'elle se lançait...
Mais hélas! j'avais beau comprimer ma blessure,
Sur la main qui la fit, multiplier l'injure,
Elle saignait toujours, et, celle qu'il pensait
Haïr, plus que jamais mon cœur la chérissait.

Oh! j'étais fou d'amour et de honte et de rage.
Et du Rhône profond je cherchai le rivage,
Je penchais vers les flots mon avide regard,
Lorsqu'un vieux pélerin qui passait par hasard
Arrêta mon élan et dit: « Sur ton jeune âge
« Veux-tu voir, ô mon fils, se dissiper l'orage

« Et le ciel resplendir? ce n'est point dans les flots
« Que ton cœur fatigué trouvera le repos,
« Car la voix du Seigneur inflige l'anathème
« Au trépas que, profane, on se donne soi-même;
« Va trouver de ce pas Mongé des îles d'or:
« Des consolations lui seul a le trésor. »
Et je vins à vos pieds apporter ma détresse,
Mais n'osai qu'à demi vous dire ma faiblesse
Et vous ne m'avez pu qu'à demi consoler;
Aujourd'hui que mon cœur vient de se révéler
Avec toute sa honte, oh! pourrez-vous, mon père,
Apaiser jusqu'au fond la douleur qui m'ulcère?

Au jeune infortuné le Monge ouvrit ses bras,
Et sa tremblante voix le consolait tout bas.
Mais pendant ce récit, la nuit était venue,
Et son flambeau d'argent rayonnait dans la nue.

En ces mots douloureux quand Raoul eut parlé,
Vers l'astre il éleva son regard désolé;
Il le fixa longtemps sur la clarté sereine
Que cherche l'œil en pleurs et bénit l'âme en peine;
Mais ces mots inspirés, doux et graves accents,
Calmèrent mieux encor son esprit et ses sens:
« Vous semâtes les vents autour de votre tête,
Et vous vous étonnez d'y trouver la tempête!
Ah! que le passé meure en votre souvenir!
Ne songeons désormais qu'aux biens de l'avenir.

Je vous raconterai les pleurs de ma jeunesse ;
Je vous dirai comment j'ai vaincu ma détresse ;
Et, s'il est un pouvoir au cœur compatissant,
Pour calmer vos douleurs le mien sera puissant.
Mais toujours, à défaut de ma faible parole,
Vous aurez le secours de Celui qui console. »

Et Raoul, en rentrant dans son humble réduit,
Trouva l'air plus serein et plus fraîche la nuit ;
En un sein généreux son âme déchargée
D'un pénible fardeau se sentait soulagée ;
Car en nous écoutant l'angélique pitié
Semble, de nos malheurs, accepter la moitié ;
De longs déchirements on brave mieux l'atteinte
Lorsqu'on a su trouver un écho pour sa plainte :
Et l'on marche bien fort, quand, sur un sol ami,
Peut enfin se poser le pied mieux affermi.

LA CHATELAINE.

Sur les âpres sommets de roches désolées
Où les oiseaux de nuit confondaient leurs volées,
Aux portes d'un château que l'ombre enveloppait,

D'une main confiante un pélerin frappait.
On ouvrit. Du manoir il demanda la dame.
Dans un riche oratoire, où priait une femme,
Avec mystère il fut par le page introduit.
Leur entretien dura bien avant dans la nuit·
Quel était le récit qu'il lui faisait? Personne
N'en sut rien; mais on vit, au matin, la baronne
Vers les murs d'Avignon moins pâle chevaucher,
Et le vieux pélerin à sa droite marcher.
. . . .

LE MONGE DES ILES D'OR.

On entrait dans ces jours où l'été qui commence
Offre encor du printemps la riche efflorescence:
C'était l'heure de flamme et de grande splendeur
Où le soleil nous verse à torrent son ardeur,
Où la cigale crie, où le vent souffle aride:
D'ombres et de fraîcheur la campagne était vide.
  Près du tertre où, la veille, ensemble devisaient
Le Monge et son ami, deux chevreaux bondissaient.
Sur le riant sentier que les moines suivirent,
Lorsquà leur ermitage en paix ils se rendirent,

Entrelaçant leur course et heurtant leurs élans,
Ils franchirent bientôt, légers et pétulants,
Des grenadiers en fleurs l'odorante barrière,
Les degrés inégaux pratiqués dans la pierre,
Et coururent enfin sur un espace vert
Où, dans les flancs d'un roc de grands lierres couvert,
Le vieillard abritait sa tête vénérable.
En un creux de cailloux et de mousse et de sable
Où la source étendait son liquide trésor,
Où nageaient des poissons luisants de nacre et d'or,
On les vit rafraîchir leur langue haletante
Des bonds précipités d'une course imprudente,
Puis, troublant des amis l'entretien plein de paix,
S'étendre et s'endormir sous le roc sombre et frais.
A l'âme tout parlait, dans cette solitude,
D'oubli des passions, de foi calme et d'étude.
Sur la porte rustique au bois mal assemblé
La Madone élevait son front pur et voilé.
Dérobant à demi sous sa feuille éplorée
Une croix dans le roc de rayons entourée,
Un saule répandait ses branches jusqu'au sol;
Des pins se déployant en large parasol,
La vigne qui courait aux vieux rameaux des ormes,
Un chêne, des palmiers et deux noyers énormes,
Tandis que le midi sévissait en fureur,
Prodiguaient leur grande ombre et versaient la fraîcheur
Mille oiseaux se jouaient dans ces mille feuillages,
Y croisaient leurs ébats, y mêlaient leurs ramages,

Et leurs plumes, tantôt s'étalaient au soleil,
Et tantôt, de rubis, d'azur et de vermeil,
Dans l'ombre étincelaient, diamants, fleurs ailées;
Par moments, ils portaient leurs joyeuses volées
Sur le siège et la table où Monge travaillait,
Où devant son travail Raoul s'émerveillait.
Là se montraient épars cristaux et coquillages,
Missels enluminés, géographiques pages,
Reluisant scarabée et riche papillon,
Plumes, vélins, pinceaux, laques et vermillon.
De l'artiste pieux la main habile et sûre
Des lieux qu'il habitait esquissait la peinture:
Les cotaux couronnés de pâles oliviers,
Et l'amandier de neige, et les larges figuiers,
Les prés et leurs ruisseaux, les troupeaux et leurs pâtres
Et la mer lumineuse et ses lointains bleuâtres.

« Mon père, dit Raoul, d'orages et de pleurs,
Et d'un jeune destin froissé par les douleurs
Vous me parliez hier; mais, sur votre visage,
Dans vos calmes travaux, tout dément ce langage.
— Le ruisseau qui, là-bas, s'endort dans les roseaux,
N'a pas bercé toujours si paisible ses eaux;
Torrent, il se brisa sur les rocs en écume,
Et sa voix a grondé dans le gouffre qui fume.
Si, dans ces lieux riants, son cours se ralentit,
C'est parce qu'il y trouve et sa pente et son lit.
Tel, autrefois heurté dans plus d'une tempête,

Si je repose enfin et mon cœur et ma tête,
C'est qu'au port que Dieu montre à tout sort agité
Prudent et résigné, je me suis arrêté.
« En de cruelles mains plaçant votre servage,
Vous avez essuyé le dédain et l'outrage;
Mais avez-vous connu la douleur d'être aimé,
Et de voir la beauté dont vous êtes charmé,
Sur d'imposteurs rapports, choisir une autre couche,
Puis, bientôt, s'y faner? Par sa mourante bouche
Avez-vous entendu votre nom détesté ?
Sur son cadavre froid vous êtes-vous jeté?
Vous êtes-vous roulé sur les marbres funèbres ?
Et marchant ici-bas perdu dans les ténèbres,
Sous le fatal destin qu'après vous vous traîniez
Vites-vous succomber tous ceux que vous aimiez?
Vos foyers envahis, vos sœurs et votre mère...
Oh ! ma mère !... Pitié !... — N'achevez pas, mon père,
Indulgence, pardon pour les mots imprudents
Qui réveillent ainsi vos souvenirs ardents! »

Et sa main essuyait ces larmes de détresse.
Mais le vieillard reprit: « Ah ! que cette faiblesse
Pour vos jours à venir soit un enseignement!
J'avais foi dans ma force, et voilà qu'un moment,
Un souvenir cruel, une amère parole
Suffit pour que mon cœur fléchisse et se désole.
Dans ce déchirement, Dieu vous montre l'écueil
Où toujours ici-bas se brise notre orgueil.

Mais apprenez comment cette triste jeunesse
M'a conduit au bonheur d'une calme vieillesse:

« Pour enivrer mon être et pour le consumer,
Le Seigneur dans mon sein mit ce besoin d'aimer
Qui fait de l'existence une céleste joie,
Ou la livre aux ennuis, aux tourmentes en proie.
Aussi, quand de l'espoir s'éteignit le flambeau,
Quand je n'entendis plus que l'appel du tombeau,
Lorsque mon cœur, d'aimer, d'être aimé trop avide,
Dans son isolement se trouva sombre et vide,
(Vide.. ah! non! mais trop plein, suffoquant, accablé
Sous le flot orageux par la mort refoulé!)
Lorsqu'en mon avenir j'osai porter ma vue
Je n'y vis qu'une aride et déserte étendue,
Tout mon être fléchit, puis il se révolta;
Sous la main du Très-Haut ma raison s'irrita,
Et ma soif de vengeance accusa sa justice.

Mais j'entendis, un jour, au divin sacrifice:
« Heureux l'homme de bien sur la terre accablé!
« Dans une autre existence il sera consolé. »
« A ces mots, je sentis la paix et l'espérance
Comme un baume sacré descendre en ma souffrance.
J'abjurai, plein de foi, mon criminel transport,
Et, plus je me soumis, plus je me trouvai fort.

Des Pères de Lyrins la belle solitude
Me vit à la prière associer l'étude.

Une nouvelle vie et de graves plaisirs,
Se révélant alors, calmèrent mes désirs.
En un vaste chaos d'écrits et de poussière
Mon zèle infatigable apporta la lumière,
Et prélats, souverains, dames et fiers seigneurs,
Prodiguèrent l'éloge à mes doctes labeurs.
« Ces triomphes pourtant en moi laissaient un vide;
D'un bonheur plus divin mon cœur était avide;
Car, toujours et partout où l'homme est rassemblé,
Quelque levain profane à son être est mêlé.
« Alors je vins chercher sur ces bords solitaires
De plus modestes jours, des travaux moins austères;
J'écoutai des vallons, des sources et des bois,
Des vents et de la mer les éloquentes voix;
Dans le moindre brin d'herbe admirant la merveille
De l'auguste bonté qui jamais ne sommeille,
En la voyant partout se répandre en bienfaits,
Des terrestres douleurs je sentis moins le faix.
« Ainsi, depuis l'instant des pieux sacrifices,
Chaque jour m'apporta de nouvelles délices:
Si parfois mon esprit réveille ses combats,
Sous la main du Seigneur, résigné, je l'abats.
Je demande au travail un oubli salutaire;
Au calice divin ma soif se désaltère,
Et toujours, dans le ciel, toujours, autour de moi.
Je trouve des trésors d'espérance et de foi. »

LES FLEURS.

A l'heure où l'horizon des ombres se dégage,
Quand le flot en mourant s'enflammait sur la plage
Où l'azur s'inondait de la pourpre du soir,
Sur le penchant des monts ils aimaient à s'asseoir,
Ils aimaient à rêver, car jamais la pensée
Ne s'épanouit mieux dans une âme oppressée,
Et son vol n'est jamais plus rapide et plus fort
Qu'à l'heure où l'univers se réveille ou s'endort :
Soit qu'au riant éclat de l'aube matinale,
Aux ardentes splendeurs que le couchant étale,
Dans le vague des airs, sur l'onde et dans les bois,
Dieu laisse mieux errer le souffle de sa voix ;
Ou soit que du matin la fraîcheur recommence
Pour nous l'enchantement de la sereine enfance,
Et que, par son adieu, le jour qui va finir
Comme un rêve dans l'ombre évoque l'avenir.
  Les rustiques travaux, la prière et l'étude
Remplissaient de leurs jours la calme solitude.
Quand le midi brûlait, à quelque ombrage épais

Ils venaient demander la fraîcheur et la paix.
Un jour, l'accacia sur leurs têtes charmées
Penchait et balançait ses grappes embaumées,
Et, sombre, s'élevait le superbe laurier;
Autour d'eux, mur vivant, la ronce et l'églantier
Mêlaient de leurs rameaux les courbes épineuses;
Parmi les fruits vermeils, les mûres savoureuses,
Le liseron flexible y jetait ses anneaux,
Et ses tremblantes fleurs se miraient dans les eaux·
Météore vivant, de calice en calices,
Le papillon chechait de nouvelles délices.
Et, chanteur importun, dans le voisin sillon,
Se cachait sous le chaume et criait le grillon.
Les abeilles dans l'air se berçaient en extase;
Le ruisseau frissonnait sous leurs ailes de gaze,
Et l'insecte aux grands bras y courait étourdi
Sans presque le rider. Un serpent engourdi
S'étalait en spirale au bord d'une fontaine;
Il dormait: ainsi dort, près d'une âme sereine,
Le germe de tout mal: malheur à l'imprudent
Qui ne l'étouffe pas! car, lorsque le serpent,
En sursaut réveillé, trouble, agite les ondes,
Il s'épouvante et fuit aux retraites profondes;
Et bientôt reflétant la lumière et l'azur
Le liquide miroir redevient calme et pur;
Mais nous, si, dans notre âme, un souffle de tempêtes
A soulevé la vase, il faut que, sur nos têtes,
De longs jours douloureux tout le poids ait pesé,

Avant qu'en notre cœur le flot soit apaisé;
Quand nous vient le repos, la source est épuisée,
Et du terne cristal la surface est brisée !
. Mais, dans ce vert abri ce qui brillait le mieux
Et captivait le plus l'odorat et les yeux,
C'étaient, sur le gazon, les fleurs que, sans mesure,
Y semait au printemps la féconde nature;
Aux plus obscurs réduits prodiguant son trésor,
Elle avait répandu nénuphars, boutons d'or,
Violettes, iris, pervenches veloutées,
Narcisses languissants, et ces fleurs redoutées
Que l'enfant des hameaux ne peut voir sans pâlir,
Que dans ses jeux naïfs il n'ose point ceuillir,
Bien que de leurs couleurs la flamme plus ardente
Invite le regard et la main imprudente;
Car sa mère lui dit que leur venin caché
Fait tomber en langueur tout ce qui l'a touché.
Le Monge contemplait, et sa lèvre pressée
S'ouvrit pour épancher son austère pensée:
« Terre, immense berceau d'où l'on voit tout sortir,
Cercueil insatiable où tout va s'engloutir,
Attachés à tes flancs, ô mère universelle!
Avides nous pressons ta puissante mamelle,
Et nous lui demandons le lait et le poison
Que sur notre existence elle verse à foison.
Sur ton sein en travail vie et mort se confondent;
Le deuil et l'allégresse en tes bruits se répondent

Tu produis sans plaisir: ce qui tombe broyé,
Tu le vois sans douleur par tes vents balayé;
Mais rien n'est sans pouvoir dans ce que tu fécondes.
Tout diffère, tout vit. Oh! grandes et profondes
Sont les vertus sans nom que Dieu, pour nos douleurs,
Donne à tes minéraux, à tes fruits, à tes fleurs;
Dans ces frêles tissus, dans ces légers calices,
Se cachent vie et mort, souffrances et délices;
Respirez le parfum ou goutez la liqueur:
Si l'un charme les sens, l'autre glace le cœur.
« Telle en nous se combat une double puissance
L'âme, présent du ciel, gloire de notre essence;
Le corps, réseau fatal que la terre a jeté
Sur notre vol ardent qui veut l'immensité.
Ravalés par l'instinct de l'immonde matière,
Si nous livrons nos jours à la force grossière,
L'âme en est dévorée et sa fleur se flétrit,
Son parfum se corrompt, et tout l'homme périt.
Mais, si nous soumettons au joug de la pensée
Des terrestres penchants la révolte insensée,
A nos yeux triomphants l'horizon s'agrandit,
Et vers l'astre éternel notre élan s'enhardit! »

L'ART CONSOLATEUR.

Aux approches d'un soir, la lumière dorée
De la grotte paisible illuminait l'entrée;
Monge peignait des fleurs, et Raoul essayait
D'endormir par un chant le mal qui l'étreignait.

C'était un de ces airs dont les vives cadences
Font en éclats joyeux bondir, courir les danses;
Mais l'âme du chanteur sur la harpe penché
Ne suivait point l'accord par sa lèvre épanché,
Et, dans l'enchaînement de ces notes lascives,
Le timbre de sa voix en jetait de plaintives:
Tel un crêpe étendu sur un voile brillant
Assombrit de ses fleurs le reflet chatoyant.

Le chant faiblit, mourut; sur la harpe impuissante
S'appuya de Raoul la tête languissante:
« O mon père! dit-il, d'où vient que ces accents
Au lieu de les calmer ont irrité mes sens?
Pourtant ils sont choisis parmi ceux où la joie
Éclate en légers sons et folle se déploie.

Mais, quel que soit l'accord que mon doigt fait voler,
Un sanglot du passé vient toujours s'y mêler;
Je suis donc sans espoir puisque la poésie
A du fiel pour ma lèvre, et jamais d'ambroisie! »
A ce plaintif appel, le Monge suspendit
La teinte commencée, et sa voix répondit:
« Le poète est semblable à l'orageux nuage
Qui porte dans ses flancs le bruit et le ravage:
Le nuage ne tonne et n'étale ses feux
Qu'en tremblant déchiré, son vol montre à nos yeux
Le point de l'horizon d'où le vent se déchaîne;
Mais on ne sait jamais où le souffle l'entraîne.
Heureux si, par la foudre en grondant crevassé,
Sous les froids aquilons il n'est pas dispersé!
A la terre annonçant le réveil et la joie,
Il revêt les splendeurs que le matin envoie;
Mais, quand vient le midi, le rayon trop ardent,
Parure et volupté de son sein imprudent,
L'absorbe et le détruit. Longtemps à notre vue
Du soleil qui descend et quitte l'étendue
Il garde et rend l'éclat; puis, soudain éclipsé,
Sous le voile des nuits il se perd effacé.
Ainsi, l'infortuné que Dieu créa poète
Porte l'ardent génie en son âme inquiète;
Mais ce foyer n'éclate aux regards des mortels
Et n'allume l'encens aux terrestres autels,
Qu'en brûlant et rompant la poitrine oppressée
Et le front douloureux où gronde la pensée.

Le vent que dans son vol il déploie, et les flots
Qu'il soulève et déchaîne, emportent son repos;
Des grandes passions pour refléter la flamme,
Il faut qu'à l'incendie ait palpité son âme;
Et souvent, prix fatal d'un martyre si beau,
Le sarcasme à l'oubli dispute son tombeau.
S'il veut au moins calmer sa cuisante détresse
Et chercher dans sa coupe une céleste ivresse,
La source où par ses mains coulèrent à torrents,
Choisis et distillés, tant de sucs dévorants,
Ne saurait lui donner la fraîcheur salutaire
Où s'apaise la soif de l'inerte vulgaire;
Son ivresse n'est point l'oubli de la douleur,
Mais un poignant délire, une sombre fureur!

« Non, l'art consolateur qui remplit nos journées
Du charme et de la paix des heures fortunées,
N'est pas ce feu cruel dont l'ardeur fait mourir
Et double en notre sein le pouvoir de souffrir!
C'est l'art qui, sous nos doigts, anime la matière
Et fait jaillir un dieu de la plus vile pierre;
Celui dont la magie enflammant des pinceaux
De la création reproduit les tableaux,
Creuse, orne les vallons, élève les montagnes,
Étend l'azur de l'air sur le vert des campagnes,
Épure nos esprits et rapproche des cieux
L'essor moins inquiet de leur vol radieux! »

APPARITION.

A ces riants loisirs, à ce pieux dictame,
Moins triste du passé, Raoul ouvrait son âme.

Un jour il recueillait des paroles de miel
Qui semblaient pour ses maux lui descendre du ciel,
Lorsqu'un bruit de chevaux retentit sous les roches
Et de pas étrangers annonça les approches.
Un guerrier s'avança de fer étincelant:
C'était, pour réveiller tout courage indolent,
Un de ces fiers barons qu'un pieux fanatisme
En ces temps orageux armait contre le schisme.
« Saurais-tu dans quels lieux se cache sans honneur,
Courbé sous le fardeau d'une lâche douleur,
Traître à son suzerain, à l'Église infidèle,
La gloire des autels, de nos preux le modèle,
Le chevalier Raoul?... Mais je vois, sur ton front,
Le rouge s'enflammer comme pour un affront...
Le bruit en est donc vrai.. c'est lui que je contemple
Lui, honte de la foi! lui, déplorable exemple!

Il n'a pu triompher d'un murmure des sens;
Oh! qu'il méritait bien les dédains flétrissans
Dont l'orgueil d'une femme affligea sa tendresse!
Oh! qu'il mérite bien la clameur vengeresse
Qui, partout, dans nos camps s'élève et le maudit!
Oh! qu'il mérite bien le terrible interdit
Dont les foudres... — Pitié! grâce! grâce, mon frère!
Pitié pour mes remords! grâce pour ma misère!
Je vous suis, plein d'ardeur et plein de repentir!...

Vous qui devenez triste en me voyant partir,
Le ciel m'en est témoin, à vous seul de mon âme
J'aurais voulu pouvoir donner toute la flamme,
Car, si mon souvenir a des heures de paix,
Mon père, c'est à vous que j'en dois les bienfaits.
Mais la voix du Seigneur me rappelle; et vous-même
Sur qui le méconnaît avez dit: anathême!
En des jours plus heureux, quand l'Être souverain
Permettra le repos à mon cœur plus serein,
Je viendrai vous offrir mon amour, mes prières,
Et mes pieuses mains fermeront vos paupières! »

ÉPILOGUE.

Sur la roche, parmi les buissons embaumés,
Les chevreaux poursuivaient leurs bonds accoutumés
Et les oiseaux, leurs chants ; autour des fleurs vermeilles
Devant les rayons d'or, bourdonnaient les abeilles.
Mais les pinceaux épars sans couleurs languissaient,
Et les riches vélins aux vents se dispersaient ;
Le jardin se fanait ; car du pieux artiste
La main restait oisive et le front penchait triste.
Il s'était affligé sur ce jeune destin
Dont lui seul connaissait tout l'orageux matin ;
Il craignait que les cours, les tumultes des armes
Et les séductions de quelques nouveaux charmes
Ne gravassent encor l'empreinte du malheur
Au front dont son amour ranima la pâleur.
Méditant du baron le fougueux anathême,
En pleurant sur son fils, il pleurait sur lui-même.
Un jour, le son du cor dans les rocs vint mourir.
Il vit, pleins de frayeur ses chevreaux accourir
Et se cacher tremblants ; une bruyante escorte
De la paisible enceinte envahissait la porte.

Aux degrés inégaux du rustique escalier
Apparut, l'œil avide, un brillant chevalier.
Son bras y soutenait de pudeur rougissante
Une dame au front pur, à la grâce élégante,
A la noble démarche, aux cheveux couronnés
D'oranger virginal et d'un blanc voile ornés.

Il dit en s'avançant : que votre main bénisse
De votre fils Raoul la noble protectrice,
Stéphanette des Baux... » A l'ami qu'il pleura
Le Monge ouvrit ses bras et longtemps l'y serra,
Puis son front s'inclina ; mais sa lèvre muette
N'osait de ses pensers se faire l'interprète,
Et son étonnement craintif interrogeait
D'un regard curieux Raoul qui souriait.

« Mon père, les tourments que ce nom vous rappelle
N'étaient pour mon amour qu'une épreuve cruelle ;
Et ce fut au moment où de tant de mépris
Et de maux endurés j'allais cueillir le prix,
Que mon cœur délirant, que ma lèvre parjure
A celle qu'il aimait osa jeter l'injure.
Le courroux vint d'abord contre moi l'émouvoir ;
Mais, par le pèlerin qui vit mon désespoir,
Instruite de mes pleurs, de ma constante flamme
Et connaissant l'asile où vous calmiez mon âme,
Elle envoya vers nous ce belliqueux ami
Dont l'appel réveilla mon courage endormi.

Aujourd'hui que partout a triomphé l'Église,
Elle accorde à mes vœux la couronne promise:
Et je viens à genoux demander le bonheur
A la main dont l'étreinte accueillit ma douleur.
  Au pied de la Madone et de la croix de pierre,
Le vieillard sur leurs fronts répandit sa prière;
Lorsqu'il unit leurs mains, des sanglots paternels
Sur sa lèvre troublaient les mots sacramentels
Dont le charme bénit les jeunes destinées
Et les fait saintement dans la vie enchaînées.

Sur leur tête où les pins berçaient leur éventail,
Pleuvaient du cerisier les doux fruits de corail;
Le vieux saule semblait égayer son feuillage;
Les oiseaux déployaient plus brillant leur ramage,
Et, d'un œil curieux, les pages épiaient
Ce bonheur qu'en secret leurs âmes enviaient.



NOTES.

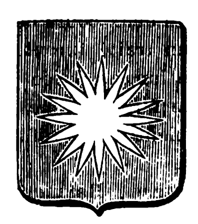
Ces Notes accompagnaient la première édition publiée en 1839, elles n'ont pas été reproduites dans les suivantes, nous les retablissons dans celle-ci comme complément nécessaire de l'œuvre.

A. G.

NOTES.

—

LES BAUX.



L'importance du rôle que joue dans les fastes de la Provence la maison princière des Baux, m'a fait penser que quelques détails à ce sujet ne seraient pas sans intérêt, et j'ai détaché les pages suivantes de mon album de voyage.

Maîtres de soixante-dix-neuf villes ou châteaux, dits places baussenques, libres de tout péage et impôt, et dont ils auraient pu augmenter le nombre sans la superstition qui leur faisait attacher une influence magique à la combinaison du 7 et du 9, les princes des Baux, qui se prétendaient issus des rois mages, disposaient d'une puissance formidable.

Vers le milieu du XIIe siècle, ils disputaient aux comtes de Barcelonne la souveraineté de la Provence. Tout ce que nos contrées méridionales comptaient alors d'illustres familles se rangea sous la bannière de Barcelonne ou sous

la comète à seize rayons d'argent au champ de gueules, blason de la maison princière des Baux. Il n'était point rare de voir la même famille divisée entre les deux partis.

Une trêve mit fin aux calamités de la guerre; mais des troubles partiels agitaient encore la Provence. Le différend fut soumis aux sages et notables; redoutant également les deux puissances, ils n'osèrent prononcer, et ce délai compromit la paix.

Cependant une assignation fut donnée en Arles, où se trouvèrent réunies les deux cours des Baux et de Barcelonne; les bases d'un traité furent arrêtées, mais cet accord ne fut pas de longue durée. Hugues des Baux, prince d'un caractère farouche, ne s'y était prêté qu'à regret · il intrigua bientôt, et refusa la soumission et l'hommage convenus.

Le comte de Provence, Raymond Bérenger, venait d'épouser la nièce de l'empereur Frédéric Ier; à l'instigation de sa femme, il se rendit à Turin où Frédéric se reposait de ses victoires et tenait cour plénière. Le comte se présente en brillant équipage, accompagné de sa noblesse et des troubadours provençaux. Les chants de ces poètes furent tellement goûtés par la cour impériale, que l'empereur lui-même se prit à rimer dans leur idiome, et nous avons de lui un dixain qui suffit pour lui donner rang parmi les princes du gai savoir. S'étant ainsi concilié la bienveillance des dames et de l'empereur, Raymond exposa une cause que ses poètes avaient déjà gagnée à demi. Il voulait s'assurer contre le prince Hugues d'un secours imposant; or, pour réduire un prince des Baux, ce n'était point trop d'un empereur. Bérenger offrit donc et fit agréer à Frédéric sa comté de Provence à titre de fief et hommage.

A la nouvelle de cette démarche, Hugues des Baux part pour Turin, et s'y présente escorté, non de jongleurs,

mais de chevaliers bardés de fer. Il expose ses prétentions ; Frédéric écoute les deux parties et se prononce en faveur de Raymond, tout en reconnaissant la souveraineté du roi de France. Réconciliés par lui, les deux fiers rivaux se quittèrent amis, et la Provence vit briller et marcher de concert la comète des Baux et la bannière de Barcelonne.

Mais les souvenirs de guerre ne sont pas les seuls qui se réveillent au nom des Baux ; il en est de plus touchants que préfère le cœur du poète.

Guilhem de Cabestan, poète provençal, aima Bérengère des Baux qui voulut le posséder sans partage. Par le conseil d'une sorcière, elle lui fit prendre un philtre d'une telle violence, qu'il tomba en convulsion et perdit l'esprit. Guéri par un médecin de ses amis, Guilhem conçut de l'aversion pour Bérengère, l'abandonna et adressa ses hommages à Tricline Carbonnelle, dame du Roussillon, femme de Raymond, seigneur brutal et jaloux. Tricline se livre avec emportement à sa passion ; son mari en prend de l'ombrage. Un jour, ayant rencontré Guilhem seul dans la campagne, il le tue et lui arrache le cœur qu'il fit cuire et servir le soir à sa femme. Comme elle vantait la délicatesse du morceau, Raymond lui montra d'une main furieuse la tête sanglante de son amant. A cette horrible apparition, Tricline tomba et ne se releva plus.

Voilà ce que je lisais et transcrivais en feuilletant un vénérable in-folio. Captivé par l'intérêt du sujet, j'essayais de former un ensemble avec ces fragments épars d'une histoire incomplète ; labeur ingrat, image trop vraie de la vie ! Ainsi nos jours se passent, nos forces s'épuisent à rassembler des lambeaux : gloire, bonheur ou vérité, la conquête de la moindre parcelle est un long et douloureux effort ; et. à peine avons-nous commencé d'acquérir ce qui peut apaiser cette anxiété de l'esprit et du cœur, tourment des nobles âmes, qu'un vent de souffrance et de mort

flétrit, disperse les résultats éphémères de nos travaux comme des fruits dont la maturité ne doit point réjouir celui qui les cultive, ou comme ces cartons légers qu'un enfant dispose en édifice, et qu'emporte un souffle railleur.

Mais telles n'étaient point alors mes pensées; je poursuivais en toute chose la réalisation de cet harmonieux ensemble qu'il n'est pas permis à l'homme d'atteindre ici-bas; dès qu'une donnée se présentait, j'étais pris du désir de la compléter; Mais je compris que, dans celle qui m'occupait, les livres ne suffisaient pas : l'étude du site, et d'un site que tous les récits peignaient étrange et grandiose, me parut indispensable à l'intelligence des faits; et, deux jours après, j'errais dans les Alpines, seul, car la solitude est la mère des pensées.

Parti le matin de Saint-Rémy, j'avais admiré la bizarre silhouette que dessinaient sur le ciel ces crêtes arides : c'étaient des pics taillés en obélisques, des châteaux en ruine, des masses pendantes sur le vide ou d'étroits défilés s'ouvrant et serpentant dans l'intervalle des monts. Je n'avais pour me guider que le sentier du pâtre ou le lit du torrent. Tout à mes rêveries, je me vis bientôt égaré; quatre fois j'avais escaladé et descendu les pentes rapides du triple rempart qui me séparait du but, sans rencontrer une créature humaine, un gazon, une source, un ombrage. Comme je descendais le versant de la dernière colline, j'aperçus dans la plaine deux femmes conduisant des ânes, et, bientôt après, je gravissais avec elles un rude sentier; car, elles aussi allaient à la ville des Beaux. Chemin faisant, j'examinai mes conductrices : je ne crois pas que la misère se soit jamais présentée sous de plus tristes haillons et des trais plus douloureux : leurs ânes rogneux, efflanqués et chargés outre mesure trébuchaient à chaque pas. Quelques soupirs à demi étouffés éveillèrent ma curiosité; j'en demandai la cause. — « Hélas! mon bon

Monsieur, me fut-il répondu, le village des Baux est pauvre; son territoire ne produit rien que des lierres et des herbes sauvages que nous cueillons pour les vendre aux villes voisines . ce matin nous étions allées en Arles porter ces deux charges; nous comptions sur leur prix pour nourrir notre famille, et nous revenons sans avoir pu les vendre! — Et à combien estimez-vous ces deux charges ? — Il peut bien y avoir pour trente sous. » Ainsi ces malheureuses avaient travaillé plusieurs jours, fait huit lieues elles et leurs ânes, pour gagner trente sous, et revenaient sans avoir pu y parvenir! et, de ce misérable trafic dépendait l'existence de deux familles, de toute une population! Mon cœur se serra à cette pensée. J'ouvris ma légère escarcelle de poète; j'en tirai deux pièces d'argent que je leur mis dans la main. La reconnaissance de ces bonnes femmes égala leur étonnement, et il y aura bien du bonheur dans mon avenir, si Dieu réalise seulement un vingtième des bénédictions qu'elles me prodiguèrent. Cependant le paysage devenait à chaque pas plus fortement accidenté; les rochers se découpaient en étranges profils, ou se dressaient en aiguilles, en masses auxquelles la fantaisie d'artistes géants semblait s'être plue à donner les formes les plus extraordinaires. Enfin s'ouvrit une étroite vallée ; je m'inclinai devant une croix de pierre, dont les débris sanctifient la route, et, quand mon regard se releva, il s'arrêta étonné sur un ensemble de tours et de murailles perchées à la cime d'un roc, tel que j'en avais jamais vu, excepté sur les œuvres où le génie de la peinture s'est inspiré des plus fabuleuses imaginations de l'Arioste. Mais, si mon étonnement fut grand à ce premier aspect, il redoubla lorsque j'eus gravi une éminence d'où la ville entière se déploya devant moi : c'était un tableau de grandeur désolée comme ceux que nous fait rêver la lecture des prophètes; c'était ce dont je ne soupçonnais pas l'exis-

tence, c'était une ville monolithe. Ceux qui les premiers eurent la pensée d'habiter ce rocher, taillèrent leur abri dans ses flancs ; ce nouveau système d'architecture fut jugé bon par leurs successeurs, car la masse était vaste et compacte ; et une ville en sortit bientôt comme une statue du bloc d'où l'art la fait jaillir ; une ville imposante avec ses fortifications, ses chapelles et ses hospices ; une ville où l'homme semblait avoir éternisé sa demeure. Son empire s'étendit au loin : de brillants faits d'armes lui conquirent une noble place dans l'histoire ; mais elle n'en fut pas plus durable que tant d'autres cités moins solidement construites. Impuissante au progrès dans le bien, l'humanité n'est que trop féconde lorsqu'il s'agit d'avancer dans le mal ; des moyens de destruction auxquels n'avaient pas songé les premiers architectes des Baux, quelques siècles plus tard. nivelèrent le monde. La main, qui, chez nous, renouvela pour les fronts puissants le jeu cruel de Tarquin, dirigea contre les Baux ces armes terribles, et la ville souveraine n'est plus qu'un vaste amas de décombres où végète au soleil une population sans énergie, tant la désolation qui l'entoure pèse sur son âme.

C'est une impression à laquelle il est impossible de se soustraire. En présence de ce bouleversement, le cœur se sent mal et la question que l'on s'adresse est celle-ci : Comment peut-on vivre là, à moins d'être aigle ou vautour ? Ils ne sont pourtant ni l'un ni l'autre, ces bons habitants des Baux. Des hauts barons qu'ils remplacent, ils n'ont pris que l'habitation, autrefois palais somptueux, aujourd'hui tristes réduits où languit plus de souffrance résignée, qu'ils n'abritèrent jadis de gloire, de bonheur et de folle orgie ; s'ils étalent dans nos marchés la misère du paria, ils y font respecter la probité du cénobite.

J'avais entendu mes tristes conductrices parler de leur

curé ; je fus curieux de connaître l'homme de Dieu qui s'était dévoué au salut de ce malheureux troupeau. Je le trouvai dans un enclos duquel on avait voulu faire un jardin, mais où l'industrie du propriétaire et la sève de quelques plantes vivaces n'avaient pu qu'à demi voiler les décombres. Il était assis au soleil, lisant son Bréviaire, contre une muraille délabrée où pendaient les rameaux d'une treille jaunie par l'automne; près de lui, une vieille femme filait en murmurant un chant dont les paroles semblaient l'écho d'un autre siècle, et un bon vieillard méditait. Sur ses genoux était ouvert un livre, le plus sublime de tous, le livre sacré; mais son regard n'était plus attaché au texte divin. Immobile et receuilli, les bras croisés sur sa poitrine, et les paupières abaissées, il en sondait l'esprit. Telle était la préoccupation des personnages de cette scène, que j'eus le loisir de la contempler et d'en admirer la simplicité sublime. Je me sentais un remords de troubler ces graves et religieuses pensées par l'appel d'une curiosité frivole. Cependant un mouvement me trahit, et la cordialité de l'accueil calma les reproches de ma conscience.

Le digne ecclésiastique n'habitait que depuis peu cette étrange solitude ; il me raconta les premières impressions de son arrivée et de son séjour : j'y reconnus une partie de ce qui venait de se passer en moi-même. Il me peignit les tristesses de l'isolement et les vaines aspirations d'une âme que personne autour d'elle ne peut comprendre. — « Je sais, disait-il, que pour notre saint ministère on est bien là où l'on est mal ; mais, nous avons beau combattre, l'homme ne meurt jamais en nous! — Courage, lui répondis-je, ce sera votre Thébaïde. »

En échangeant ainsi nos pensées, nous parcourions les ruines, et le beau vieillard dont j'avais admiré la méditation nous suivait, bienveillant, mais silencieux. Nous

sondions les voûtes ténébreuses, nous contemplions avec une tristesse mêlée de charme les restes de pilastres et de sculptures élégantes ; nous passions avec terreur sous de grandes masses que tenait suspendues la force de cohésion du roc, comme un démenti aux lois de l'équilibre ; nous nous arrêtions étonnés devant des édifices dont tout un étage était descendu d'un seul bloc, et s'était ouvert en frappant le sol, comme s'ouvre, lorsqu'il est trop mûr, le fruit du grenadier ; nous mesurions des escaliers d'une seule pièce gisants comme des troncs renversés ; nous admirions ces pans de murailles aux voûtes écroulées, dont les fenêtres vides encadraient l'azur du firmament. Quelquefois une figure pâle, un spectre douloureux d'homme ou de femme passait devant nous, ou s'étalait sur un seuil misérable, à l'embrasure d'une croisée mutilée ; mais ce n'était point là de la vie, c'étaient des ruines sur des ruines, et les plus tristes de toutes, des ruines humaines. Et moi qui étais venu pour évoquer les grandes figures de Raymond Bérenger, du farouche Hugues, ou celles plus gracieuses de Guilhem de Cabestan et de sa déplorable amante, je n'avais point de pensée pour eux ; le présent étalait trop de douleurs autour de moi, pour que le souvenir des grandeurs passées pût trouver place dans mon âme.

Nous étions arrivés sur une terrasse qui couronne le point le plus élevé des Baux ; immobiles et muets, nous contemplions avec ravissement le plus magnifique des spectacles : la dernière heure du jour sous un beau ciel, sur un vaste et brillant paysage. Tels étaient l'éclat et la majesté du coup-d'œil que le pasteur des Baux s'écria plein d'enthousiasme, en me montrant la plaine de Provence avec ses villes, ses villages aux noms poétiques, ses prairies, ses marais et son fleuve qui s'ouvre pour embrasser un delta fertile : — « C'est d'ici que l'on peut

dire avec l'Ecriture : *Vidi duodecim tribus Israel.* — C'est bien plutôt d'ici qu'il faut s'écrier, répondit près de nous une voix lente et grave : *Nunc intelligite et erudimini quid evenerit vobis.* »

Je tressaillis et cherchai celui qui faisait tomber sur notre enthousiasme ce triste et haut enseignement; c'était le vieillard silencieux jusqu'alors. Un moment il avait admiré comme nous les splendeurs de l'horizon; mais bientôt, détournant sa vue d'un spectacle dont l'éclat n'était plus en harmonie avec les pensées de son âge, il l'avait reportée sur ce cadavre de ville gisant à ses pieds, et s'était pris à méditer le néant des choses humaines. Je compris, je partageai sa douleur, et j'humiliai la vanité de mon esprit devant ce livre divin dont le souvenir élève au sublime les plus humbles intelligences.

Une nouvelle excursion à la roche des Baux, deux journées passées au milieu de ses ruines, m'ont permis d'en mieux apprécier les détails et le caractère. J'ai visité la maison des Porcellets et l'arceau où ils avaient choisi leur sépulture. La chronique romanesque de cette famille est connue : Une mendiante demande l'aumône à une châtelaine, qui va devenir mère; refusée, elle lui montre sous un arbre une truie allaitant neuf marcassins, et lui souhaite de mettre au monde autant d'enfants que la truie a de nourrissons. La prédiction s'accomplit; de là, le nom des Porcelets, et leur blason qui portait un pourceau passant : illustre famille, dont la parole était estimée à l'égal d'un traité, qui mérita d'être seule épargnée dans le massacre des vêpres siciliennes, et dont le seuil jouissait du même droit d'asile que les enceintes sacrées.

Au fond d'une gorge bien nommée Enfer, je suis descendu dans la grotte des Fées; mais, au lieu des gracieux fantômes dont mon imagination l'avait peuplée, je n'y ai trouvé que voûtes sous lesquelles il faut ramper, blocs en-

tassés, chauves-souris et profondeurs ténébreuses. Je viens de dire que cette gorge était bien nommée Enfer; nulle part, en effet, je n'ai vu de roches aussi étrangement tourmentées ; elles se dressent, se creusent, se prolongent sur le vide en gigantesques entablements, jardins aériens qui soutiennent des végétations échevelées ; elles s'ouvrent en défilés comme ce bloc des Pyrénées, fendu par le bras de Rolland. Du côté du midi, le château des Baux s'élevait sur un banc de roche à pic. Rompue lorsque la ville a été démentelée, cette roche s'est écroulée, et la pente est toute hérissée de ses débris. On en remarque deux surtout devant lesquels j'ai longtemps rêvé · l'un, à moitié renversé sur le côté, porte sculptés à mi-corps une femme et un vieillard, et une inscription qu'il m'a été impossible de déchiffrer ; l'autre, droit, se terminant en aiguille à son extrémité supérieure, large et arrondi à la base, haut d'une vingtaine de pieds, présente au passant étonné les restes d'une inscription latine et trois grandes figures romaines largement drapées. Le villageois qui me conduisait s'était découvert devant ce bloc et voici ce qu'il me raconta : — « A l'époque où la ville des Baux était occupée par les Romains, les trois Maries débarquées et errantes en Provence y vinrent demander l'hospitalité ; repoussées, elles se reposèrent sous le château au pied de cette pierre. Quelque temps après une épidémie se déclara dans la ville. Or, une épidémie sur la roche des Baux était chose extraordinaire. car, le seul bien dont elle a constamment joui et que n'a pu lui enlever la destruction, c'est la pureté de son climat. On dut donc chercher à cette calamité une cause surnaturelle, et on la trouva dans l'hospitalité refusée aux saintes sœurs ; c'est pour les appaiser que fut faite cette sculpture où elles sont représentées. Tous les ans nous la parons de guirlandes de buis et venons processionnellement y prier. Ce que tout le monde a pu voir, et ce qui

est une chose bien merveilleuse, c'est que, ce jour-là, les trois figures ont plus de relief et semblent vivantes. » En écoutant cette naïve légende, je la rapprochai de la tradition qui plaça dans la grotte des Baux trois fées malfaisantes; et dans ce parallélisme de trois bons ou mauvais génies, je retrouvai cet antagonisme du bien et du mal que, chez toutes les nations, et dans tous les temps, a personnifié l'imagination populaire: loi profonde et mystérieuse qui régit le monde et confondra toujours l'intelligence humaine.

Le caractère des figures ne me permit pas de douter qu'elles fussent romaines; mais quelques mots de l'inscription me firent sourire du récit de mon guide. Il est probable que ces figures furent sculptées pour honorer des personnages romains inhumés au pied de cette roche; d'autant mieux que, sur d'autres points de la Provence, on trouve d'autres sculptures analogues et auxquelles on ne saurait assigner une autre destination. Quoi qu'il en puisse être, ces deux roches sculptées comptent parmi les monuments les plus extraordinaires de nos contrées. Leur dimension gigantesque, leur isolement sur ce sol aride et bouleversé, leur origine mystérieuse, font rêver à ces granits cyclopéens dont se hérisse le désert. Saintes ou profanes effigies, ces majestueuses figures étonnent l'imagination, la frappent de respect et l'enchaînent à leurs pieds. Etrange, immense peuple dont les moindres caprices confondent nos créations les plus laborieuses, qui ne posa sa main nulle part sans y laisser des traces grandioses et indestructibles; semblable à ces géants fabuleux dont chaque pas creusait un abîme, ou à ces paladins qui d'un revers de leur épée partageaient une montagne.

Nous verrons sans doute bientôt toute la poésie de ce site reproduite et animée par la plume de M. Amédée

*

Pichot, qui nous fait trop attendre la publication de *Barrat des Baux*. *

LE MONGE DES ILES D'OR.

« Le Monge des Iles d'Or (dites anciennement *Stecades*, communément les îles d'Hyères), descendu de la très-noble et très-ancienne maison de Cibo de Sennes, dont Arles a eu un très-digne archevêque, s'estait résolu en ses premiers et plus jeunes ans de suivre la vie religieuse et monastique pour continuer l'exercice de ses études. A ce conduit par son bon et tranquille génie, ou, à mieux dire, par son bon ange, parvint un jour au monastère de Saint-Honoré de l'île de Lérins, en la plage dite de Caigne, non loin de la ville d'Antibes. Là, connu, tant pour la noblesse de sang que pour la bonne renommée qu'il s'estait acquise depuis sa jeunesse, à raison de son bel et divin esprit, il fut non seulement honorablement et gracieusement reçu de tous, mais très instamment prié d'estre du nombre des religieux; ce que leur ayant accordé, il poursuivit toujours tant ardemment la lecture des bons livres, qu'il devint un excellent, facond et docte personnage en poësie, rhétorique, philosophie et autres arts libéraux, tel qu'aucun de son temps ne l'esgalait en esprit ni en sçavoir. Au moyen de quoy, il fut prié des religieux de

* Pour la partie historique, on trouvera de plus amples détails dans la *Notice sur l'ancienne ville et la Maison Princière de Baux,* publié en 1844 par M. Jules Canonge, réimprimée en 1857 et dont une troisième édition paraîtra prochainement. A. G.

prendre la charge de la librairie du monastère qui estait bien l'une des plus renommées de l'Europe, pour avoir esté enrichie par les comtes de Provence, les roys de Naples et de Sicile, et par plusieurs autres grands et relevés personnages amateurs des sciences... Au demeurant, réduite confusément et sans ordre, une pièce cy, l'autre là, à raison des incursions et rencontres auxquelles ce monastère avait esté merveilleusement sujet pendant les tumultes de guerre qui avaient eu si long cours en Provence.

« Le Monge donc, ayant pris la charge qui lui avait esté mise en main, fit si bien qu'en brief de temps, au moyen de son beau et solide jugement, il mit en très décent ordre la librairie, séparant les volumes selon les sciences et les professions qu'ils traictaient, avec une bien excellente distinction des autheurs et des langues ; ce qu'il n'exploita sans beaucoup de peine et de fatigue, parce que, selon le catalogue qu'un sçavant religieux de la noble famille des Hermantère en avait fait par le commandement d'Ildephons, roy d'Aragon, il apparaissait que plusieurs bons et beaux livres avaient esté arrachés de ce grand corps de bibliothèque, et, à leurs siéges et chaînons, certains bouquins de peu de marque et de nulle doctrine, supposez et attachez. Si, comme cet excellent Monge vaquait au catalogue et à la visitte de ces livres, entre autres, il en trouva un où estaient descrites toutes les nobles et illustres familles de Provence, d'Aragon, de France et d'Italie, avec leurs alliances et armoiries, qui devait estre chose très belle à voir; et encore toutes les œuvres des poètes provençaux en rithme vulgaire, que le religieux Hermantère avait recueillies par commandement d'Ildephons, qu'il transcrivit en beaux caractères dont il envoya pour un beau et riche présent une copie au roy de France, ce qui occasionna plusieurs barons et gentils-

hommes de Provence d'en avoir des extraits comme de choses pleines de galanteries et de nobles raretez. Voire mesme, s'en trouva de tant curieux qu'ils les firent tous exactement transcrire en lettre de forme, sur parchemins enluminés d'or et d'azur d'acre, ou sur papiers très fins et très polis; les vies des poëtes estant en caractères rouges et, en nottes noires et communes, leurs poësies provençales de plusieurs sortes et tailles de rithmes; au moyen de quoy il eut une merveilleuse peine d'entendre la langue, par autant que leurs poëmes estaient de diverses phrases et locutions, car les uns avaient escrit en leur pure langue maternelle provençale; les autres qui n'y estaient pas si bien versez, pour estre de diverses nations, espagnole, italienne, gasconne et française, avaient farci et entremeslé leurs compositions poëtiques de plusieurs mots et idiômes de leur ramage, qui les rendaient tant obscures et si mal intelligibles qu'à peine en pouvait-il tirer le sens : néanmoins il tendit si raidement son esprit à ceste besogne, que, finalement, il en vint à bout et les restaura tous en leur entier. voire eut tant de grâce en son entendement qu'il fut le premier cause que ces tant souverains troubadours et poëtes, si long espace de temps mis en oubli, furent retirés de la cendre de leurs sépulchres pour être remis en lumière.

« Quant à ce qui regarde la vie de ce Monge, il fut un bon religieux, singulier et parfait en toutes sciences, rompu à diverses langues, escrivant divinement bien de toutes sortes et façons de lettres : pour la peinture et l'enlumineure qui est ceste sorte de colorement qu'on fait à pointe de pinceaux et à la seule gomme arabique, il y estait du tout exquis et souverain; et si on observait une belle chose de long-temps que, aux jours de printemps et d'automne, il se retirait accompagné d'un religieux, sien amy amateur de la vertu, en son petit hermitage des îles

d'Hyères, là car estait de toute ancienneté une petite église dépendant du monastère de Lirins, ce qui lui donna le surnom des Iles d'Or, pour ouyr les doux et plaisans murmures des petits ruisselets et des fontaines, les chans et les gazoulis des oiseaux qui de mille diverses nottes et fredonnemens faisaient retentir les airs et voisins rivages; contemplant la belle variété de leurs reluisans plumages, et mille petits animaux tous différens de ceux des autres mers qu'il se plaisait à contrefaire avec un art et une merveilleuse délicatesse au naturel, dont il fit un excellent recueil qu'on trouva après sa mort parmi ses livres, avec les desseins et les pourtraits des passages, routes, encoigneures et destours de ceste plage des îles d'Hyères; les villages qu'on y voit assis et situés, et toutes les sortes d'herbes simples, de plantes exquises et médicinales, leurs fleurs, leurs fruits et leurs graines, et des arbres que la nature y produisait de son gré, sans culture ny travail : joint à tout cela, la bluastre et pourprée prospective des montagnes esloignées et confondues avec les airs et les eaux : les campagnes et les prairies jaunes-vertes de ces champs délicieux arrousez de belles et limpides sources et de fontaines perennelles : le tout si bien contrefaict que les yeux les plus clairvoyans pouvaient aisément être déceus ; les divers animaux qui là se trouvaient imitez en leurs vifs et naturels manteaux d'une part, les poissons estranges de l'autre en leurs escailles azurées et brillantes, avec les vaisseaux qui à pleine voiles se voyaient journellement traverser ces plages ; les uns proches, les autres plus loin, les autres tellement esloignés qu'on les perdait de veüe, et ne paraissaient qu'un poinct blanc ; si, qu'on eust jugé que c'estait plustôt la chose mesme qu'une peinture ou représentation colorée.

« Or, pour faire voir plus illustrement l'excellence de son esprit, il composa un recueil des victoires des roys

d'Aragon comtes de Provence, et qui est digne d'admiration : il fit des Heures de Notre-Dame escrites de sa divine main, enrichies de toutes les plus rares diversités qu'il avait trouvées en son recueil en or de Venise, azur d'acre et d'outremer, laque d'Inde et de Florence et autres précieuses vives et parlantes couleurs, fort richement et proprement reliées dont il fit présent à la royne Yolande qui, les estimant et prisant beaucoup, monstra combien un si riche don lui estait cher et agréable. Estant ainsi que les peintures et les histoires fort excellemment enluminées; respondaient au texte, hymnes et versets de la lestre, que j'ai vües si je ne me trompe entre les mains du commandeur de Panisse, de Gapfrancez... ce qui fut une occasion fort honorable et bien forte au roy et à la royne d'avoir tousjours depuis auprès de leur personne ce Monge tant noble, docte honneste, sage, religieux et beau. Toutes ces choses et autres se trouvent des fragments de don Hilaire des Martins du monastère de Saint-Victor de Marseille, lequel a escrit que ce Monge estait homme de sainte vie, de très bon exemple et de continuelle méditation : qu'il avait faict un livre auquel il prédit que de ceste maison de Cibo sortiraient plusieurs grands, éminens et illustres personnages qui gouverneraient et tiendraient l'administration de l'Eglise, et qui seraient auprès des roys, princes et potentats en honneur et authorité : dit aussi qu'avant qu'il fust reçeu au monastère de Lirins, il portait avec luy quelques œuvres et certains traictés d'amour en rithme provençale qu'il avait dédiez à la comtesse d'Avelin Elix des Baulx : finalement, il décéda en Provence, emportant toutes les muses et les anciennes grâces provençales qui semblèrent vouloir s'enterrer avec lui. » (César de Nostre-Dame, *Chroniques de Provence.*)

Je me tromperais fort, si l'on ne voyait pas dans ce morceau un tableau plein de poésie et de faits curieux des

mœurs littéraires de la Provence au moyen âge. Pas un de ces délails qui ne soit un trait caractéristique : toute cette noblesse qui se prend d'un bel enthousiasme pour de vieilles rimes tirées par un moine de la poussière et de l'oubli, et rivalise d'ardeur pour prodiguer à leur illustration le vélin, l'or et l'azur ne peint-elle pas un des phénomènes les plus remarquables de ces siècles étranges où tant de civilisation se mêlait à tant de barbarie? La vieille rivalité du nord et du midi de la France, le mépris que professaient les Provençaux pour toute langue qui n'était pas leur belle langue maternelle ne respirent-ils point dans les expressions, dédaigneuses de notre auteur à propos de ces *mots et idiomes de leur ramage* dont les poëtes de nations espagnole, italienne, gasconne et *française avaient farci et entremeslé* leurs compositions? Et jusque dans cette énumération minutieuse des procédés de l'enlumineure et des laques et azurs qu'elle employait, l'histoire de l'art ne peut-elle pas trouver de précieux documents?

Peu de carrières ont été, dans leur spécialité, aussi complètes que celle de ce moine; elle embrassa tout ce qu'à cette époque pouvait embrasser la vie d'un érudit : science héraldique, alors la plus importante, belles lettres, histoire naturelle, peinture, géographie, histoire, philosophie, et jusqu'à la science de l'avenir, cette autre faiblesse du moyen âge. Même, si nous en croyons Notre-Dame, bon juge du reste en pareille matière et qui parle de ce qu'il a vu, le Monge aurait devancé son siècle dans l'étude de la nature et la connaissance des lois les plus difficiles de la perspective aérienne.

On se plaît à voir ce jeune homme avide de science arriver, conduit par son bon ange et chargé de traités d'amour, au monastère de Saint-Honoré; on suit avec intérêt ses patients travaux de bibliothécaire et là se révèle

toute une partie trop peu appréciée de la vie monastique; à chacune de ses découvertes on partage la naïve joie de ce chercheur infatigable et l'admiration bien méritée que lui valut cette laborieuse restauration des lettres provençales. Quel poète, quel artiste, quel philosophe ne voudrait pouvoir l'accompagner dans son ermitage des Iles-d'Or, prendre part à ses études, à ses rêveries et aux entretiens de cet ami admirateur de la vertu? On a souvent étalé le tableau du bonheur dans la retraite, mais je ne pense pas que l'imagination elle-même puisse en créer un où l'esprit et le cœur trouvent plus de charme et d'aliments.

En lisant cette biographie, on ne sait ce que l'on doit le plus admirer de l'étonnante variété des travaux de ce moine, ou de cette carrière qui s'écoule si paisible et si riante au milieu des guerres et des déchirements.

Pour ceux dont la jeunesse s'est brisée dans la tempête des passions, et que pousse au suicide une déplorable manie de notre siècle, c'est une leçon éloquente que cette vie calme, heureuse et honorée parce qu'elle a été simple, pure et bien remplie.

CROISADE CONTRE LES ALBIGEOIS.

« C'est à cette époque qu'eut lieu la croisade contre les Albigeois, *abominable épisode de notre histoire...* * Un synode réuni à Lombers près d'Alby condamna ces dissidents en 1165. Dix ans plus tard, les rois de France et d'Angleterre qui se partageaient alors la terre de France, s'entendirent sur le moyen de les extirper; de nouvelles rigueurs firent de nouveaux sectaires comme cela arrive

* Chateaubriand.

toujours. La plus grande partie se trouvait sur le territoire et sous la bannière du vicomte d'Alby, et, dès-lors, le nom général d'Albigeois leur fut donné. On réfuta leurs opinions dans plusieurs ouvrages de controverse; ils furent condamnés au concile de Latran. Après beaucoup de combats et de scènes d'horreur, quatre ou cinq mille croisés furent envoyés pour en finir : Bourguignons, Nivernais, Picards, Normands, sous la conduite de leurs seigneurs, se firent une joie de dévaster le riche Languedoc et la riante Provence.

Le roi de France Louis VIII profita de leurs succès et continua la croisade ; mais le résultat en fut déplorable : après avoir ravagé le Languedoc à la tête d'une nombreuse armée et assiégé Avignon, il périt victime de la contagion qui décimait ses troupes.

Toulouse avait longtemps résisté ; on la réduisit par la famine en détruisant toute végétation dans un rayon de plusieurs lieues. Cependant le fanatisme commençait à se lasser ; la guerre dans l'Albigeois continua sans éclat comme sans intérêt, et la couronne de France hérita de ces provinces vastes et fertiles autrefois, mais désolées et ruinées par le fer et le feu. L'hérésie seule n'était pas détruite, car on ne détruit jamais l'hérésie par la persécution...

D'après Bossuet, les Albigeois sont de vrais Manichéens ; d'après Pluquet, Dargentré, le père Langlois et quelques autres, leur manichéisme au contraire n'était pas celui de Manès ; il supposait que Dieu avait produit Lucifer avec les anges, que Lucifer s'étant révolté contre Dieu, avait été chassé du ciel, et qu'il était venu régner sur le monde visible; Dieu pour rétablir l'ordre avait produit un second fils, qui était Jésus-Christ... Au milieu de tout cela, point de corps de doctrine, point de science, point de système arrêté; aussi la durée de cette héresie ne fut-elle due qu'à la persécution. »

Roux-Ferrand, *Histoire de la Civilisation en Europe*, t. IV.

On sait avec quelle puissance dramatique cette époque a été mise en action dans les romans historiques de M. Frédéric Soulié.

Page 37.

A l'exception des 8ᵉ, 9ᵉ et 10ᵉ vers et du développement de la pensée finale, ce morceau est imité de Shakespeare.

La grâce qui vient de Dieu, et la volonté qui vient de nous. (Shakespeare).

Page 41.

Ce dénoument est pris dans les mœurs du temps ; on sait en effet qu'elle était la bizarrie et souvent la rigueur des épreuves que les dames faisaient subir à leurs poursuivants d'amour.



L'ABBAYE DE MONTMAJOUR.

TROISIÈME ÉDITION

REVUE PAR L'AUTEUR,

Aux lèvres, aux regards que l'insomnie enflamme,
De sucs plus généreux le bienfaisant dictame.

Là, derrière un débris dont le faîte inégal
Laisse apparaître encor l'écusson féodal,
S'élève et se déploie un vaste amphithéâtre;
A ces gradins creusés dans la roche bleuâtre,
On dirait qu'en passant le colosse romain
A de ses légions appesanti la main
Et voulu se tailler pour ses jeux héroïques
Un cirque dans les champs. Des bras plus pacifiques
Tourmentèrent ce bloc et surent en tirer
Les grands murs que notre œil va bientôt admirer:
Ainsi que la beauté, les vertus d'une mère
Font à nos cœurs ravis, font à notre paupière
Présager les trésors dont ses fils sont parés,
La masse de ces rocs si larges déchirés
Du pieux monument qui dans leurs flancs commence
Annonce la grandeur, raconte la puissance.
Le voilà déployant sous l'azur provençal
La vieille majesté de son front colossal,
Ses portes, ses créneaux, ses tours démantelées,
Son imposant perron, ses voûtes écroulées,
Ses salles de festin, ses dortoirs somptueux,
Son église romane au chœur majestueux!
Voyez pendre dans l'air, de mille jours percées,
Ces masses que l'effort du temps a crevassées;

Chaque fois que l'orage irrite les autans
De ces murs qu'il ébranle il fait tomber des pans,
Et couvre, à grand fracas, de leur chute subite
L'indigent dont l'asile à leur ombre s'abrite:
Ainsi toute grandeur, dans son cours ou sa fin ,
Toujours anéantit quelque moindre destin ;
Ces murs n'abritent plus l'orgueil, ni la rapine
Mais le serf est encor broyé sous leur ruine !
Là bercèrent jadis, leur docte sainteté
Des moines, des prélats au pouvoir respecté ;
Les uns reproduisaient, merveilleuses reliques,
Les textes oubliés des chefs-d'œuvres antiques,
De l'austère science augmentaient le trésor
Ou paraient le vélin d'azur, de pourpre et d'or.

Là vécut ce fléau des muses provençales *,
Qui souilla de son fiel toutes gloires rivales :
Type des envieux dont l'impuissant troupeau
Sur tout ce qui s'élève ou se révèle beau
S'acharne, distillant une ironie ardente,
Et qu'en ses chants vengeurs peint si tristes le Dante.

Un jour, aux derniers feux de l'Occident vermeil,
Entrait par cette porte un étrange appareil:
Des pénitents, couverts de leurs robes austères,
Des moines, murmurant des chants et des prières,

* Le Monge de Montmajour, surnommé le fléau des poètes provençaux.

Escortaient lentement, portaient avec respect,
Une châsse au funèbre et vénérable aspect.
A leur tête, vêtu d'une robe de bure,
Et de cendre inondant, souillant sa chevelure,
Un vieillard consterné marchait; ses pieds brûlants
Laissaient empreints au sol des vestiges sanglants.
Il avance au milieu de la foule muette,
Aux genoux de l'abbé tout en pleurs il se jette :
« Mon père, vous voyez à vos pieds prosterné
Guigues Desidery, baron du Dauphiné.
Un jour, dans mon manoir, un dévot personnage
Me força d'écouter ce sévère langage :
— « Sais-tu que, dans la tour où dorment enchaînés
Tes chiens, d'un saint puissant les os sont profanés ?
Tu le sais!... rends-les donc au culte qui les pleure,
Ou crains que du Seigneur la main sur ta demeure.... »
— Mais ma tonnante voix appelait mes varlets
Et je le fis jeter au seuil de mon palais.
Plus tard, on me conta que sa face irritée
Sur mon noble écusson s'est longtemps arrêtée,
Que tout son corps tremblait d'une sainte fureur,
Et que trois fois sa bouche avait crié : Malheur !
L'ivresse des amours et l'ardeur de la gloire
Eurent bientôt banni ce fait de ma mémoire ;
Mais rien, comme autrefois, ne me réussissait :
Si mon ambition d'un rêve se berçait,
Ce rêve était déçu; ma lance, dans les fêtes,
Se rompait impuissante, et, toujours, les défaites,

Lorsque dans les hasards ma valeur m'emportait,
S'acharnaient sur l'armée où mon bras combattait;
Et les dames restaient froides à mon hommage...
Oh! mon œil enflammé versait des pleurs de rage!
Je songeais quelquefois au prophète en fureur;
Mais mon farouche orgueil disait: « Aurais-tu peur?... »
Et, dans l'égarement de mes passions folles,
J'oubliais le saint homme et ses graves paroles.
Une fille, deux fils, ma gloire et mon trésor,
En mes sombres douleurs me consolaient encor;
Ils m'aidaient à nier le divin anathème...
Mais voilà que son ombre envahit leur front même!
L'un d'eux à mes côtés périt dans les combats;
L'autre d'un mal subit expira dans mes bras;
Et mon œil désolé vit se faner ma fille,
Ma fille, mon amour, mon espoir, ma famille!
Le terrible vieillard revint alors à moi;
Moins farouche il me dit: « Tiens, j'ai pitié de toi:
« Je sauverai les jours de l'enfant qui te reste;
« Mais ne résiste plus, car mon ordre est céleste:
« Que les saints ossements par toi soient déterrés;
« Va, pieds nus et les reins d'une corde serrés,
« Cherche de Montmajour l'antique monastère;
« Porte-les avec pompe. » — Et me voilà, mon père! »
Du vieillard épuisé la parole, à ces mots,
Se trouble dans les pleurs et meurt dans les sanglots.
Mais l'abbé le relève et dit: « Le ciel pardonne!
« Au front qui vous est cher que la santé rayonne! »

On dit qu'à son manoir pressé de revenir
Le baron vit sa fille en ses bras accourir;
Et, jamais, de sa joue et de ses lèvres roses
Les fleurs n'avaient brillé plus riantes écloses.

Des pierres où la ronce accroche ses rameaux
Ont envahi le cloître et comblé ses arceaux ;
Le berger en sifflant chaque soir y ramène
Ses chèvres, ses brebis à la mamelle pleine.
Les monstres grimaçants sculptés aux chapiteaux
D'un regard étonné contemplent ces troupeaux ;
Ils cherchent vainement les têtes vénérées
Qui méditaient jadis sous les voûtes sacrées;
Leurs oreilles , au lieu des solennelles voix,
Du rustique gardien entendent les abois,
Le bêlement naïf de l'agneau qui folâtre
Ou le sauvage cri des jurements du pâtre.
La tombe qu'autrefois un dévot chevalier
Acheta dans ces murs pour y mieux sommeiller
Est de mousse rongée et d'excréments salie ;
Sur l'étole de pierre et la mitre avilie
D'un saint que décora l'abbatial anneau ,
La chèvre insouciante allaite son chevreau...
Mais ce tableau si grave et si mélancolique
Ne doit point nous fixer, car la Muse m'indique
Un banc de roche où court le lierre tortueux,
Où l'ormeau se recourbe et tend ses bras noueux;

Où la vigne, étalant ses feuilles colorées
Et ses grappes de fruits vermeilles ou dorées,
Tombe en voile ou marie en ses embrassements
Des blocs qu'ont séparés les bouleversements,
Comme de fiers rivaux divisés par la haine
Et qu'un ange de paix dans son étreinte enchaîne.
Une antique chapelle y porte dans les cieux
De ses murs bysantins le faîte gracieux.

Là, jadis, au printemps, une foule pieuse
Affluait recueillie et s'en allait rieuse;
Et la foi populaire y plaça les tombeaux
De trois cents paladins tués à Ronceveaux.
Mais, comme je cherchais ces tombes merveilleuses,
Mes pieds en ont heurté de plus mystérieuses;
Et de ce que j'ai vu l'étrange souvenir
Dominera toujours les tableaux à venir :

Dans le rocher compact, bizarre cimetière,
Sont taillés des cercueils où l'humaine poussière
A longtemps reposé; mais les grands flots errants
Que l'orageux nuage y verse par torrents,
Quand des vents de l'hiver la rage est déployée,
L'ont enfin soulevée, et dans l'air balayée,
Et mêlee à la vase, et semée aux roseaux
De ces larges marais aux croupissantes eaux.
La forme, la grandeur des sépulcres révèle
Si l'enfance y pencha sa tête blonde et frêle,

Si la vierge y coucha ses membres amaigris,
Ou si d'un corps viril ils gardaient les débris.
Sans doute, pour dormir dans ces tombes solides,
L'or était prodigué, car, aux mortels avides
De vivre en leur dépouille au delà de la mort
Quelle autre sépulture offrait un meilleur port?
Quelle autre pouvait mieux défier les années
Que ces tombes de pierre à ce bloc enchaînées ?
Et cependant voilà que ces forts monuments
Ont gardé moins de jours leurs nobles ossements
Que l'argile où, parfois, le villageois découvre
Des restes inconnus qu'en priant il recouvre!...
Sombre, je méditais sur ces déceptions,
Sur l'impuissant orgueil de nos conceptions ;
Je prenais en pitié la pensée obstinée
A mettre en un vil corps toute sa destinée ;
Et je me demandais ce qu'un être si vain
Aux yeux de l'Eternel méritait de dédain ?...
Un choc rompit soudain ma rêverie ardente:
Ce n'était qu'un chevreau dont la course imprudente
Avait porté vers moi ses élans vagabonds;
Il fuyait effrayé, multipliant ses bonds...
D'abord je m'indignai de tant d'étourderie
Sur la couche autrefois par tant de mort remplie ;
Mais, le voyant glisser sur le roc incliné,
Rouler dans les cercueils, en sortir étonné,
Je me pris à sourire, et mes graves pensées
A ce frivole aspect s'enfuirent dispersées.

Au folâtre animal j'émiettai de mon pain :
Il s'éloigna craintif, puis le prit dans ma main ;
Et, pour suivre ses jeux parmi les treilles vertes,
Je courais, comme lui, sur les tombes ouvertes.
Et l'homme et sa démence, et l'inflexible loi
Qui vida cette roche, étaient bien loin de moi !

Cependant je m'offrais à moi-même un exemple
Que devrait méditer celui qui le contemple,
Car il me dévoilait la triste inanité
De l'espace où se perd l'humaine vanité.
Alors que nous montons au ciel avec audace
Interroger Dieu même, et qu'un souffle qui passe
Peut, en nous détournant des plus hardis projets,
Emporter notre esprit vers les moindres objets.

DANTE AUX ALISCAMPS.

QUATRIÈME ÉDITION

REVUE PAR L'AUTEUR.

A M. LE COMTE GIUSEPPE PERTICARI.

A quelque distance de la ville d'Arles, s'étend un champ plein de cercueils vides et tout hérissé de sépulcres en débris: on dirait la scène où se passa la vision funèbre d'Ezéchiel. Veuves de leurs ossements, ces tombes présentent un aspect doublement lugubre, car ce que manifestent leurs flancs béants et fracassés, ce n'est pas seulement la mort, c'est l'anéantissement; il faudra, au dernier jour, un grand miracle de la Toute-Puissance pour rassembler dans leur sein dévasté les éléments dont ils furent d'infidèles gardiens, et faire jaillir la résurrection là où le cours orageux des siècles n'a pas laissé un atôme de poussière humaine. Ce champ bouleversé, c'est la place de l'Ancien-Aliscamp, cimetière tellement célèbre au moyen-âge que la piété opulente s'imposait de grands sacrifices pour venir mourir à Arles et dormir dans cet élysée du christianisme. Dante le visita et l'a chanté dans son Enfer; il fut mentionné par l'Arioste; rien n'a donc manqué à son illustration. L'origine de ce cimetière a précédé le christianisme; on y voyait un autel dédié à la Mère du Christ encore vivante, comme l'attestait cette inscription: *Christi Paræ adhuc viventi.*

Le premier prélat des Gaules, saint Trophime, en traça l'enceinte; formée alors avec des croix de bois, cette enceinte embrassait toute une colline. Pour la consacrer, Trophime assembla les évêques des Gaules. Selon la tradition, lorsqu'ils furent réunis, chacun refusa de bénir le champ des morts et allégua son indignité. Alors, à la prière de

Trophime, le Christ descendit, s'agenouilla sur la roche et consacra l'enceinte. L'empreinte de ses genoux resta sur la pierre où fut bâtie plus tard une chapelle commémorative nommée Chapelle de la Genouillade. Lorsque Denis l'aréopagite vint à Arles visiter Trophime, il le trouva mort aux Aliscamps où ses restes furent inhumés et pieusement conservés.

A cette époque, la renommée des Aliscamps grandit et s'étendit jusqu'aux Alpes et jusqu'à la mer. Sur les deux rives du Rhône supérieur, les fidèles qui ne pouvaient pas venir mourir à Arles, demandaient que leurs corps fussent placés dans des tonneaux enduits de résine et livrés au courant du fleuve. Gervais de Tilbury raconte que ces bières flottantes s'arrêtaient à l'extrémité du vieux bourg d'Arles, quelle que fût la violence du vent, et tournaient sur elles-mêmes jusqu'à ce qu'on les tirât au rivage. Elles étaient ensuite portées à l'Aliscamp; on avait eu soin d'y placer le prix de la sépulture. Selon le même écrivain, des matelots de Beaucaire, ayant dépouillé un de ces funèbres esquifs, ne purent lui faire continuer sa route; le cercueil accusateur tournait au lieu de descendre. Le bruit s'en étant répandu, les coupables furent arrêtés; on rendit à la mort son obole et le cercueil suivit majestueusement le cours du Rhône. Il arriva ainsi devant Arles où l'attendait un grand concours de peuple.

Au nombre des morts inhumés aux Aliscamps, on remarque des martyrs, des évêques, des archevêques, des souverains; c'était comme un dernier rendez-vous que se donnaient, avant de s'évanouir, les grandeurs de ce monde. Les historiens portent à trente les chapelles ou couvents qui s'y élevèrent; une de ces fondations eut pour base un temple antique dédié au dieu Mars.

Là, parmi les tombes romaines, saint Césaire vint, une nuit, se dérober au pontificat. Il y fonda un couvent qui, après avoir été longtemps un asile de sainteté, devint plus tard un foyer de scandale. Les nonnes de Saint-Césaire

des Aliscamps furent célèbres par leurs goûts mondains; l'autorité des archevêques n'ayant pas suffi pour les réprimer, il fallut l'intervention d'une ordonnance royale.

Avant cette époque, on racontait que, pendant la nuit, les anges venaient remplir d'une céleste harmonie l'atmosphère des Aliscamps. Selon Gervais de Tilbury, les morts y étaient préservés de toute illusion diabolique de la part des démons qui hantent les sépultures; cette croyance augmentait le désir d'y être inhumé. Les tombeaux s'élevèrent en pyramides, se creusèrent en cryptes souter raines; on superposa les cadavres dans le même sépulcre, et l'enceinte primitive dut être agrandie. Occupant toute une colline, cette enceinte se trouvait à l'abri des inondations.

L'enthousiasme alla toujours croissant jusqu'à la fin du treizième siècle. A cette époque, le corps de saint Trophime fut transporté à l'église de saint Etienne. Cette translation fut un coup mortel pour les privilèges de l'Aliscamp. Les hauts personnages cessèrent d'y choisir leur sépulture; le Rhône n'y transporta bientôt plus de cercueils, et l'on ne songea au cimetière célèbre que pour le dépouiller. Un roi de France, Charles IX, donna l'exemple de ces spoliations. Un navire qu'il avait fait charger de sépulcres, sombra en remontant le Rhône, à la hauteur du Pont-Saint-Esprit. Ce fut, depuis lors, un véritable pillage: les tombes sculptées des Aliscamps allèrent enrichir les musées de France et d'Italie, ou furent prostituées aux plus vils usages. La ville d'Arles en offrit comme présent au duc de Savoie; parmi les noms des grands qui se montrèrent avides de ces funèbres trésors, nous remarquons ceux de Crillon et de Richelieu.

En 1702, un archevêque voulut arrêter ces spoliations; mais, vainement il excommunia les ravisseurs, l'avidité des amateurs de sculptures anciennes n'en continua pas moins ses vols sacrilèges; car il est encore plus difficile d'arrêter l'homme dans la voie du mal que de le faire avancer dans celle du bien.

Telles sont, M. le comte et excellent ami, les traditions merveilleuses et historiques dont vous retrouverez quelques détails dans ce poéme. En divisant ma composition par stances réguliéres, j'ai essayé ce que beaucoup de poètes ont fait dans votre langue, mais ce qu'on a tenté rarement encore dans la mienne pour une narration de quelque étendue. La combinaison que je propose se prête à toutes les évolutions du récit; elle a de plus l'avantage d'amener le mouvemnet lyrique et me semble plus rapide et moins monotone que l'alexandrin tombant deux à deux. Pour faire accepter un moment la donnée de ce poème, j'ai besoin d'invoquer les priviléges de la fiction, priviléges qui, du reste, furent, dans tous les temps, acquis au poète. D'ailleurs, les biographes ne mentionnant pas l'époque à laquelle, selon la tradition, Dante visita l'Aliscamp, j'ai pu supposer qu'il y vint après son bannissement de Florence, avant d'avoir composé la Divine Comédie. Quant aux amours de Dante et de Béatrix enfant, quant à la mort prématurée de la jeune sainte dont le souvenir fut, pendant toute la vie du poète, son génie inspirateur, ce sont des faits trop généralement connus pour qu'il soit nécessaire que j'entre à ce sujet dans aucun détail.

Je vous offre ce poème comme témoignage de haute estime et de cordiale reconnaissance, comme souvenir de nos causeries au pied du Pausilippe. En traduisant dans le plus harmonieux des idiomes, en répandant sous votre ciel poétique les vers où j'osai chanter le grand poète de Sorrente, vous m'avez fait de cet hommage un devoir bien doux; puissé-je m'en être acquitté d'une manière qui ne soit pas trop indigne de votre intérêt, et puisse cette évocation du génie le plus éclatant des temps modernes ne pas être regardée comme un sacrilége par ses nombreux admirateurs!

Nîmes, 1841.

DANTE AUX ALISCAMPS.

> Si come ad Arli ove 'l Rodano stagna,
> Fanni i sepolcri tutto 'l loco varo.
>
> DANTE.

> Se ne vede ancor segno in quella terra
> Che, presso ad Arli ove 'l Rodano stagna,
> Piena di sepolture è la campagna.
>
> ARIOSTE.

I

De l'antique univers antique nécropole,
L'Egypte ne fut point la seule dont les eaux
Sur de sombres esquifs portaient vers les tombeaux
Les morts que protégeait une pieuse obole :
Le Rhône se souvient de ces convois flottants
Que son cours orageux a charriés longtemps
Des Alpes jusqu'aux bords où la mer le dévore,
Et ses flots, en baignant les murs de Constantin,
D'un empire détruit oubliant le destin,
Au nom de l'Aliscamp semblent gémir encore.

II

Et quel nom d'ici-bas pourraient-ils murmurer
Plus solennellement ? A cette heure suprême
Dont l'ombre a des terreurs pour le juste lui-même ,
Quel asile plus saint pouvait-on implorer ?
Aliscamp, champ des morts tout peuplé de merveilles,
Dieu répandait sur toi des grâces sans pareilles ;
Car, lorsqu'aux anciens jours Trophime réunit
Un concile imposant pour sacrer ton enceinte,
Sur ta double colline où planait la croix sainte,
Le Christ s'agenouilla, le Sauveur te bénit !

III

Il devait ce prodige au sol qui, pour sa mère,
Dans la Gaule idolâtre eut le premier autel ;
Lorsqu'il fut remonté dans son monde éternel,
L'empreinte de ses pas resplendit sur ta pierre ;
Les anges qui suivaient son essor radieux
Ne s'envolèrent point avec lui dans les Cieux ;
Invisibles gardiens, par son ordre ils restèrent ;
Le jour en t'éclairant ne les entendit plus ;
Mais la nuit, pour charmer le repos des élus,
Dans l'air qui t'entourait leurs voix pures chantèrent.

IV

Et, depuis ce moment, la foi, l'amour en deuil,
L'espoir religieux, désirant un asile
Où le sommeil des morts fût saint, doux et tranquille,
Vers tes bords vénérés poussèrent leur cercueil;
Le Rhône avec respect les porta sur ses ondes,
Et toi, tu leur ouvris tes entrailles profondes
Où vinrent s'entasser les générations;
Tu dressas dans les airs des monuments célèbres,
Ruches dont le trépas, par ses envois funèbres,
Avait bientôt peuplé les lugubres rayons.

V

D'inombrables autels, des couvents, des chapelles
Se pressaient dans tes murs qu'il fallut élargir;
Là, du temple de Mars, Césaire fit surgir
Une enceinte où priaient pour les âmes fidèles
Des vierges dont le cœur eut tant de pureté,
La voix tant d'harmonie et de suavité,
Que, lorsqu'elles chantaient les divines louanges,
Les morts, en écoutant leurs accords solennels,
Ne s'apercevaient pas que des accents mortels
Se mêlaient au concert de la harpe des anges.

VI

Mais ces hôtes divins, tu les avais perdus
Depuis que, du devoir, rompant les saintes chaînes,
Tes nonnes se livraient aux délices mondaines;
Pour tes morts délaissés le Ciel ne chantait plus
Lorsque ce Gibelin, dont le sombre génie
Explora de l'enfer l'éternelle agonie,
Parmi tes monuments vint promener son deuil;
Il t'aima cependant, car son âme isolée,
Par la mort et l'exil doublement désolée,
N'était plus, comme toi, qu'un noble et grand cercueil.

VII

Il aima tes cyprès et leurs masses funèbres
Comme une armée en deuil veillant sur des tombeaux,
Tes rocs bouleversés, tes croupissantes eaux,
Et tes marbres sans noms et tes blasons célèbres;
De l'orgueil expirant fol et dernier effort,
Ces néants fastueux étalés sur la mort
Crispaient amèrement sa lèvre et sa pensée;
Mais, devant l'humble pierre où le juste dormait,
Par un charme soudain son esprit se calmait
Et son cœur oubliait la tourmente passée.

VIII

Elle gronda pourtant plus orageuse un soir,
Car, devant le cercueil d'une vierge ravie
A l'heure où le bonheur souriait à sa vie,
Par hasard le poète était venu s'asseoir.
Murmurant pour la mort une vague prière,
D'abord d'un œil distrait il parcourut la pierre....
Mais, lorsqu'il reconnut quel sort triste et charmant
Abritait cette tombe au virginal symbole,
Lorsqu'il lut la touchante et lugubre parole
Qu'y grava la douleur d'un père et d'un amant,

IX

Un sourd gémissement sortit de sa poitrine ;
Il frémit, se dressa tout pâle, tout hagard ;
D'une main contractée il pressa son regard
Et vint tomber sans force au pied d'une ruine...
Oh! sans doute qu'alors une sombre lueur,
Un retentissement de profonde douleur,
Vibrait comme la foudre et désolait son âme ;
Sans doute qu'évoquant un sinistre passé,
Dans ce cœur qui saigna fatalement blessé,
D'un poignant souvenir Dieu suscitait la flamme !

X

Le mistral s'engouffrant sous les arceaux déserts
Des fiers patriciens jadis palais funèbres,
Le cri long des hiboux errants dans les ténèbres,
Le bruit des peupliers qui tremblaient dans les airs,
De l'angelus du soir la sainte mélodie
Se mêlaient aux chansons, aux rires de l'orgie ;
De mondaines splendeurs l'horizon éclairé
Au loin retentissait, et de profanes danses
Parmi les monuments promenant leurs cadences
Couraient sur le gazon à la mort consacré.

XI

Mais les chants du plaisir passaient sur le poète
Sans rompre les liens de sa morne stupeur ;
Les plaintes de la nuit aggravaient sa douleur;
Un poids mystérieux pressait, courbait sa tête:
Il pleurait, il priait ; le Seigneur l'entendit;
Sur son deuil orageux le sommeil descendit ;
Un songe vint sourire et ravit sa pensée
Sous le ciel doux et pur de Florence, au moment
Où des clochers émus le saint bourdonnement
Guidait vers les autels une foule empressée.

XII

Humble et s'enveloppant dans son humilité,
Une vierge, une enfant traversait, calme et belle,
La foule dont les flots s'entr'ouvraient devant elle
Ravis de sa candeur, émus de sa beauté.
Les fronts respectueux qu'inclina sa présence,
Lorsqu'elle avait passè, souriaient d'espérance ;
Et chacun se disait : « Dieu nous protège encor ;
L'ange que sa bonté nous prête et que réclame
Le firmament jaloux d'une si pure flamme,
Loin de nous Béatrix n'a point pris son essor ! »

XIII

Et Dante, enfant comme elle, écoutait, et son âme
Sentait naître et grandir l'amour, noble transport;
L'amour, flot souriant qui nous conduit au port;
L'amour, foyer divin, salutaire dictame.
En vers brillants et purs son ardeur s'exhalait !
Par elle un nouvel être en lui se révêlait;
Vers Béatrix montait sa jeune poésie,
Comme, dans l'air serein, monte, vers le soleil,
La vapeur condensée en nuage vermeil,
Ou du printemps en fleur l'odorante ambroisie.

XIV

Un jour, sur le rivage où l'Arno murmurant
Baigne, en se déroulant, des campagnes fleuries;
Le soir invitait l'âme aux tendres rêveries;
Béatrix vint s'asseoir sous l'abri transparent
Des pampres enlacés aux rameaux des yeuses;
Les pâtres, les chasseurs, les brunes vendangeuses
Portèrent à ses pieds leurs dons, fruits savoureux;
Fleurs, grappes, doux rayons, toisons blanches, guirlandes;
Et la vierge avec grâce acceuillait leurs offrandes,
Et tous la bénissaient, tous s'éloignaient heureux.

XV

Et Dante, resté seul près de la jeune sainte,
D'une timide voix lisait son dernier chant;
Pour le mieux écouter la vierge se penchant
Souriait... quand, soudain, une funèbre plainte
Fit gémir et trembler le feuillage autour d'eux;
Un vent rapide et froid siffla dans leurs cheveux;
D'un douloureux frisson Béatrix fut saisie...
Le souffle de la mort vint glacer le baiser
Qu'au front de son amant elle allait déposer,
Chaste et premier aveu, doux sceau de poésie!...

XVI

Dante, oh ! quel désespoir dut alors t'assaillir,
Puisque, malgré le temps dont le cours salutaire
Calme en les éloignant les douleurs de la terre,
Ce tableau te réveille et te fait défaillir !...
Mais cesse de te plaindre.. Une voix bien connue
A murmuré ton nom ; vois briller dans la nue
Cette vierge au front ceint des feux du firmament ;
Vois, ce n'est plus le rêve et son trompeur fantôme ;
C'est elle, Béatrix !... Du céleste royaume
Dieu sans doute l'envoie à ton accablement :

XVII

« D'où vient qu'au désespoir mon ami s'abandonne,
Dit-elle, et qu'il se perd en regrets superflus ?
Dans ce faible mortel je ne reconnais plus
Celui pour qui déjà je tressais la couronne... »
Mais lui, sans l'écouter : « Béatrice !... » Et ses bras
S'ouvraient pour la presser et ne l'atteignaient pas.
La vierge alors reprit d'une voix plus sévère :
Tu ne saisiras point ce qui n'a plus de corps ;
Ne t'épuises donc pas en stériles efforts ,
Dieu qui m'a commandé de venir sur la terre

XVIII

Te demande pourquoi ton cœur n'a plus de chants?
— Si quelqu'un dans Florence entrait avec ma tête,
Il serait accueilli par des clameurs de fête!..
— Dante, console-toi, le règne des méchants
N'est point universel.— Qu'importe la couronne,
Quand ce n'est pas ta main, Florence, qui la donne?
Le nectar de la gloire est amer loin de toi!
— Si la terre n'a point de laurier qui te tente,
Va, le Ciel te réserve un page éclatante!
Dieu parle par ma bouche, ô Dante, écoute-moi:

XIX.

Crois-tu que le Seigneur te donne le génie
Pour qu'il dorme inutile et meure dans ton sein!
Poète, comprends mieux et remplis son dessein!
Eclate sur ton siècle en foudres d'harmonie!
Regarde... Interrompant l'ordre de l'univers,
Je vais te révéler le sujet de tes vers. »
A ces mots l'Aliscamp trembla, ses sépultures
S'ouvrirent comme au jour de bouleversements
Où la chair reviendra couvrir les ossements,
Et les morts en sortaient avec de sourds murmures.

XX.

Alors, dames, tyrans tout cuirassés de fer,
Apparurent, chacun portant le caractère
Du vice qui jadis le souilla sur la terre
Et celui du tourment qu'il souffrait en enfer.
Comme sur une proie un vol d'oiseaux funèbres,
Ces âmes sans repos tournaient dans les ténèbres
Avec des bruits plaintifs et de sombres ardeurs;
Mais, à ces cris d'angoisse, à ces lueurs étranges
Succédèrent bientôt des hymnes de louanges
Et des groupes riants et de grandes splendeurs.

XXI.

C'était des bienheureux la phalange immortelle ;
Et vers eux Béatrix prit l'essor, et sa voix
Disait en remontant : « Chante ce que tu vois ! »
Tout s'éloigna, pâlit et disparut comme elle.
Et Dante palpitant, resté seul dans la nuit,
Regardait, écoutait, n'entendant pour tout bruit
Que le glas de la mort tintant dans les ténèbres,
Et ne voyant venir que des nonnes en deuil
Qui, solennellement, portaient vers le cercueil
D'un nouveau trépassé les dépouilles funèbres.

XXII.

Sur la terre étendu, Dante rêva longtemps ;
Il y tomba proscrit, se releva poète !
Ses poèmes vengeurs, le monde les répète
Et les répétera jusqu'à la fin des temps ;
Puisse-t-il pardonner à ma voix téméraire
D'avoir de cette nuit révélé le mystère !
Et puisse Béatrix, dont l'amour l'inspira,
Dans la sphère éternelle où leurs âmes unies
Epanchent devant Dieu leurs saintes harmonies,
Sourire quand ce chant vers elle montera !



TRICLINE.

QUATRIÈME ÉDITION

REVUE PAR L'AUTEUR,

TRICLINE.

—

A M. MISTRAL, POÈTE PROVENÇAL.

LA SÉDUCTION.

.... Par l'induction d'une damoiselle sa parente, qui l'allant souvent visiter sous couleur de dévotion en son cloître, lui remonstroit par belles et emmiellées paroles le dommage que c'estait de consumer ses ans en si mélancolicque prison.

NOSTRADAMUS, *Chr. de Provence.*

Les siècles, Montmajour, ont bruni ta sculpture ;
Ton préau solitaire est veuf de sa verdure,
Mais on admire encor ton cloître oriental ;
Oh ! quel charme avait donc cette féerique enceinte,
Quand, jeune et s'étalant dans sa majesté sainte,
Ta blancheur rayonnait sous l'azur provençal ?

Et pourtant la tristesse habitait ces arcades ;
Leurs chapiteaux à jour, leurs saints, leurs colonnades
N'étaient que l'ornement d'un désert solennel ;
Car ils gardaient la mort de ceux qui, sous tes voûtes,
Abritant leur angoisse, ou combattant leurs doutes,
Attendaient en priant le repos éternel.

Oh ! l'homme fut toujours lâche et vain ! sa folie
Évite les objets dont l'aspect l'humilie ;
Aussi, lorsque, vibrant pour un appel joyeux,
La cloche eut sonné l'heure où, dans le monastère,
On oublie un moment l'étude et la prière,
Ton funèbre jardin resta silencieux.

Quelques ombres passaient au fond des galeries ;
Dans la nuit des cyprès, sur les tombes fleuries,
Priait quelque vieillard austèrement penché ;
Car lorsque, sur nos fronts, pâle et froid le jour tombe,
L'âme enfin s'accoutume aux pensers de la tombe
Où, peut-être demain, le corps sera couché.

Sur un arceau de marbre aux naïves sculptures
Symboliques tableaux des saintes écritures,
Le soleil éclairait, en glissant vers le seuil,
D'Ève et de son époux l'éveil plein d'innocence,
Leurs amours, leur orgueil, leur coupable démence
Et le premier remords et le premier cercueil.

Dans l'ombre des piliers à colonnette grise,
A côté d'un jeune homme apparaissait, assise,
Une femme: à voix basse, ardente, elle parlait.
De pieux vêtements sa taille était couverte;
Mais, à travers les plis d'une mante entr'ouverte,
Des profanes lueurs son œil étincelait.

Le jeune homme portait cet habit de novice
Qu'avant de commencer l'éternel sacrifice,
On essaye un moment pour savoir si le poids
N'en sera pas trop lourd pour nos faibles épaules,
Ou si les bruits du monde et ses charmes frivoles
Ne font pas résonner de trop puissantes voix.

« Oh! disait-il, pourquoi, dans notre solitude,
Du cœur et de l'esprit porter l'inquiétude ?. . . .
Pitié pour ce martyre ! ou je dévoilerai
Votre impie artifice; au gardien je dirai
Qu'au lieu d'être pour moi la céleste lumière,
Vous êtes de l'enfer la torche incendiaire !... »

Mais, tandis que l'enfant en ces mots gémissait,
Joyeuse au fond du cœur, la femme applaudissait,
Telle que l'on nous peint l'empoisonneuse antique
Qui, suivant en un corps que la mort va saisir
Le progrès du poison trop lent pour son désir,
Promène sur l'esclave un regard frénétique;

Et lui se raidissait, s'affaissait, accablé
Comme un faible nageur se crispe désolé
Pour échapper au gouffre où le courant l'entraîne ;
Comme sous l'ouragan se courbe un jeune chêne.

. . . .

Aux prières du soir, distrait fut son maintien,
Mais au gardien sévère il ne révêla rien;
Et, peu de jours après, quand, pour le saint office,
On eut fini l'appel, il manquait un novice.

LE SERMENT.

Sur la plage où la mer se mêle en gémissant
Aux languissantes eaux du marais croupissant,
Parmi les tamaris dont la pâleur couronne
Les sables que le vent a soulevés en cône *,
Sous l'étendard du Christ des tentes se dressaient ;
Mille bruits belliqueux au loin retentissaient
Et prolongeaient dans l'air leur sonore tempête :
Qui vive ! grincement des armes qu'on apprête,
Pas tonnant des coursiers, hymnes religieux

* La Grâce-du-Roi, près d'Aiguesmortes.

Sur l'aîle de la foi s'élevant vers les cieux ;
Car bientôt le saint roi, traversant l'onde amère,
Va frapper le Croissant et délivrer la terre
Où du poids de nos maux le Sauveur accablé
Sur l'arbre de la croix pour nous fut immolé.

En un ciel radieux la nuit, calme et limpide,
S'étale comme un lac que nul souffle ne ride ;
Sauvages habitants de ces bords, les taureaux
Reposent accroupis dans leurs lits de roseaux.
Le camp se taît et dort ; on n'entend que la brise
Ou le bruit régulier de l'onde qui se brise,
Ou l'esquif du pêcheur qui décrit en nageant
Sur la mer ténébreuse un long sillon d'argent.

Mais d'où part cet éclair sous les pins dont la tête
Semble, au bord de ce cap, provoquer la tempête ?
Serait-ce la lueur du sel que les roseaux
Retiennent au contact des maritimes eaux
Et que fait scintiller l'éclat d'une nuit pure ?
Non ; ce qui brille ainsi, c'est l'acier d'une armure ;
C'est un jeune croisé qui, priant à genoux,
Elève de sa voix l'accent plaintif et doux ;
Et celle qu'il implore est une ardente femme,
Noble et fière beauté qui sourit à sa flamme.
« Tricline, lui dit-il, Dieu le veut ! loin de toi,

Je vais, sur d'autres bords, combattre pour la foi;
Mais que j'emporte au moins l'espoir, la confiance
D'un amour qui n'a rien à craindre de l'absence !
Oh ! qu'un jour ton ami n'aît point à regretter
Ce bonheur grave et pur que tu lui fis quitter !
Et, sans que jamais rien affaiblisse ta flamme,
Qu'absent, comme présent, il règne dans ton âme ! »
Tandis qu'en gémissant le jeune homme priait,
Joyeuse, au fond du cœur, la femme souriait ;
Comme un son qui nous charme elle écouta sa plainte;
Son œil dominateur jouit de cette crainte...
« Loys, pourquoi, dit-elle, ainsi douter de moi ?
Le serment solennel qui t'engage ma foi
Ne t'a-t-il pas fait roi de toutes mes pensées ?
Bannis donc de ton cœur ces craintes insensées.
Quand, pour l'épanouir à la vie, à l'amour,
J'arrachai ta jeunesse à son morne séjour,
Crois-tu que, nourrissant des projets d'inconstance,
Je ne t'ai pas voué toute mon existence ?
Va, ce cœur t'appartient, ne doute plus de lui ;
Ce qu'il voulait alors, il le veut aujourd'hui.
Vois ces flots, ils n'ont point de plus profonds abîmes,
Ces monts n'élèvent pas plus solides leurs cimes
Que l'amour infini, que l'immuable amour
A toi seul consacré jusqu'à mon dernier jour !
Lorsque, pour les unir par de fécondes chaînes,

L'amour s'est déployé dans les âmes humaines,
Bien loin de l'affaiblir, l'absence le rend fort;
Sans même l'effleurer, le temps passe, et la mort
Est un commencement d'éternelle jeunesse
Qu'un éternel bonheur remplit de son ivresse! »

Et son œil où brillait un éclat surhumain
Vers l'espace étoilé s'élevait, et sa main
Semblait aux éléments commander le silence;
On n'entendait plus rien, dans l'étendue immense,
Que l'accent doux et pur, grave et mélodieux
De cette voix parlant le langage des cieux.

Et Loys, éperdu, la contemple en extase;
Comme un flot savoureux qui s'épanche du vase
Qu'à la soif du convive incline l'échanson,
De la parole aimée il aspire le son.

En un vague parler leurs deux voix se perdirent;
L'ombre seule entendit les secrets qu'ils se dirent,
Et la mer éleva son grand gémissement,
Et la brise nocturne emporta leur serment.

Quand la rouge lueur dont l'aube se colore
Fit scintiller les flots, Loys dormait encore;
Et, soutenant du bras son front calme et vermeil,
Tricline, en souriant contemplait ce sommeil.
Un mystère de mal couvé par cette femme
Animait son regard d'une infernale flamme:

Ainsi la courtisane amante de Samson
Darda son œil impur, foyer de trahison,
Lorsqu'elle eut du géant trompé la confiance,
Et, coupant ses cheveux, fait tomber sa puissance.
Mais quand de son repos le chevalier sorti
Vers Tricline éleva son front appesanti,
A ce premier regard plein d'espoir et d'ivresse
Répondit un baiser d'ineffable tendresse...

Gouffres du cœur humain, oh ! qui vous sondera ?
Dans vos derniers replis quel scalpel plongera ?
Etes-vous plus à craindre, ô noirs pensers de l'âme,
Quand vous avez pour masque un sourire de femme,
Ou quand, vous imprimant sa force et son courroux,
L'homme, à front découvert, vous lance contre nous ?

LA DÉCEPTION.

Un moment refoulé dans ses déserts de sables,
Le croissant redressa ses pointes formidables;
Des chrétiens chaque jour le bras s'affaiblissait;
Dans ce brûlant exil leur âme languissait.
Un secours arrivé du rivage de France
Leur rendit cependant la force et l'espérance;

Prompt à la confiance autant qu'au désespoir
Pour fêter ses amis, le soldat, jusqu'au soir,
Déployant sa joyeuse et bruyante énergie,
Prolongea dans le camp la fraternelle orgie.

Fuyant ce vain fracas, trois jeunes chevaliers
S'assirent à l'abri d'un groupe de palmiers
Dont le front pavoisé de guirlandes fleuries
Dessinait sur l'azur de vertes broderies
Et dont les fruits vermeils dans l'ombre étincelaient,
Grappes d'or d'où le miel et l'ambre distillaient;
Des buissons diaprés de fleurs et de verdure
Se courbaient en épaisse et riante ceinture
Et cachaient cet asile aux regards importuns.

Respirant d'un beau soir le calme et les parfums
Longtemps les chevaliers rêvèrent en silence;
Mais soudain: « Landry, toi qui nous reviens de France.
S'écria le plus jeune, as-tu pas dans l'esprit
Quelque fait singulier, quelque piquant récit
Qui puisse de l'exil égayer la tristesse?
— Certes, répond Landry, dans l'extase et l'ivresse
Où me plonge l'aspect de ces brillants climats,
Aux frivoles propos je ne songerais pas;
Mais, puisque tu le veux, je vais de ma mémoire
Faire jaillir pour vous quelque joyeuse histoire:
Savez-vous qu'Avignon, la pieuse cité,
Est aujourd'hui le temple où rit la volupté?

Dans ce temple, séjour des plus folles délices,
De ses galantes mœurs étalant les caprices.
Une femme à l'esprit subtil, aux traits charmants
Compose en action de lucratifs romans.
On dit que son histoire est des plus singulières :
Arles la vit longtemps se morfondre en prières;
Mais voilà qu'un beau jour, dans le cloître voisin,
La dévote a séduit un moine son cousin ;
Le jeune défroqué, dans son ardeur rebelle,
Est devenu l'époux de l'amoureuse belle;
Puis, sans doute agité par de pieux remords,
Avec vous de l'Europe il a quitté les bords ;
Et pendant que Loys guerroie en terre sainte... »

Mais un fracas soudain a fait trembler l'enceinte
Comme un tigre affamé s'élance sur un daim,
Fondant sur le conteur qui se débat en vain,
Un sombre chevalier le saisit à la gorge,
Fait plier ses genoux, le terrasse et l'égorge ;
Son regard égaré flamboie autour de lui....
Mais en nommant Loys les chevaliers ont fui.

Et Loys, que dévore une ardeur vengeresse,
Descend au bord des flots promener sa détresse ;
Un nom, son désespoir, un souvenir maudit,
Comme un disque de feu roule dans son esprit

Sa pensée élabore un projet formidable,
Et son corps épuisé s'affaisse sur le sable.

LA TRAVERSÉE.

Tel qu'un nid d'alcyons qui glisse sur les flots,
Léger, le pont couvert de joyeux matelots,
Vers l'Europe un vaisseau voguait. Comme un fantôme
Orageux échappé du ténébreux royaume,
Debout, au pied du mât, un chevalier rêvait;
Vers le ciel, par moments, son regard s'élevait
Et semblait accuser, dans les voiles tremblantes,
Du vent qui les gonflait les haleines trop lentes;
Puis son œil se voilait. Un nom, des mots ardents,
En bruits entrecoupés grinçaient entre ses dents.
Le pilote, saisi par des terreurs secrètes,
Crut, en l'apercevant, que l'esprit des tempêtes
Avait choisi son bord pour traverser les flots
Craignant de l'irriter, les actifs matelots,
Les pâles voyageurs s'éloignaient en silence;
Rien donc n'interrompit sa morne somnolence.
Mais, lorsqu'enfin au port le navire mordit,
Sur les dalles du quai le chevalier bondit ;

Secouant le fardeau de sa noire tristesse,
Imprimant à sa marche une ardente vitesse,
L'œil sombre, le cœur plein de farouches combats,
Vers les murs d'Avignon il dirigea ses pas.

LA COURTISANE.

.. C'estait la plus brave et belle courtisane veue de longtemps en Provence. Ceste dame tenait cour d'amour ouverte en Avignon.
NOSTRADAMUS.

Le soleil, traversant la vitre diaphane,
Eclairait un boudoir de riche courtisane.
Sur de moelleux coussins, étendue à demi,
Là, Tricline parjure oubliait son ami.
Quelques jeunes seigneurs, fats, bruyants ou stupides,
Devant elle étalaient leurs grâces insipides;
Et, tandis que dans l'or étincelait le vin,
Le blasphème éclatait en des rires sans fin.
Mais trois coups répétés d'une main furieuse
Interrompent l'ardeur de cette humeur joyeuse.
La porte que tourmente un formidable bras
S'ébranle sur ses gonds, crie et vole en éclats.
Repoussant ces débris, arrachant la portière,
Un chevalier, tout pâle et souillé de poussière,

S'élance comme un spectre envoyé de l'enfer.
Pesant comme la mort, son gantelet de fer
Disperse les buveurs, les terrasse, les broie ;
Puis, semblable au milan qui saisit une proie,
Sur Tricline éperdue et tombée à genoux
Loys fond écumant de haine et de courroux :
Loin de ces lieux impurs il l'emporte avec rage.
Le tonnerre est moins prompt dans son brûlant passage.

LA VENGEANCE.

... Sous couleur qu'elle estait sa cousine,
il la fit tondre, voiler et confiner en religion.
NOSTRADAMUS.

Les clochers d'Avignon bourdonnaient dans les airs
Et l'Angelus du soir épandait ses concerts.
Sombre comme l'instant qui précède l'orage,
Et roulant en son cœur quelque penser sauvage,
Dans une rue obscure un étranger marchait :
Une stupeur muette à ses pas attachait
Ceux d'une femme au pâle et désolé visage
Où d'un sort de tempête on voyait le ravage.
Tout son être frémit comme au bord d'un cercueil
Quand le noir inconnu l'arrêta sur le seuil,
Le formidable seuil d'une austère demeure :
« Où me conduisez-vous ?—Dans les murs où l'on pleure!

—Grâce ! pitié !— Vengeance ! et silence ou la mort !
S'il vous faut un secours, invoquez le remords.
Mais invoquez tout bas ! » La femme convulsive
Se révolte et veut fuir le bras qui la captive;
Mais une main de fer la dompte. Au chevalier
S'ouvrit deux fois le seuil du funèbre moûtier.
Et, la seconde fois, il sortait, seul ; la joie,
Comme l'œil plein de sang d'une bête de proie
Dont l'instinct s'est repu de palpitantes chairs,
S'enflammait sur sa face en sinistres éclairs;
Et sa voix flétrissait d'une parole infâme
L'amour, la trahison et le nom d'une femme.

LE CLOITRE.

... Cela fait, il se rendit moine, et
depuis ne fut veu chanter ny rire.
NOSTRADAMUS.

A Montmajour vivait, se tenant à l'écart,
Un moine à l'âme sombre, au lugubre regard;
Depuis qu'il vint cacher dans la sainte retraite
De l'ennui qui le mord l'anxiété secrète,
On le vit toujours seul, toujours silencieux;
Ses traits ne semblaient pas étrangers en ces lieux;
Lorsqu'elle se mêlait parfois à la prière,
Sa voix en rappelait une autre moins amère;

Mais quel était son nom? Quel était le malheur
Dont le poids opprimait sa farouche douleur ?
On l'ignorait. Toujours, sous les pieux portiques,
Il évitait l'arcade aux sculptures bibliques ;
Et, par d'autres pensers lorsqu'il était distrait,
Si parfois devant elle un hasard l'attirait,
Il frémissait tout pâle en murmurant : « Perfide ! »
Et détournait la vue et s'éloignait rapide,
Comme s'il eût porté sur des charbons ardents
Une main douloureuse ou des pas imprudents.

Un jour il s'arrêta pourtant à cette place ;
Une flamme infernale illumina sa face ;
Un rire de démon sur ses lèvres passa ;
Tout son corps se raidit et son bras se dressa :
« Courtisane ! dit-il à voix basse et terrible,
Celle qui, dans ce lieu, de mon destin paisible
Empoisonna la source ! Oh ! je fus outragé,
Torturé sans pitié ; mais je me suis vengé !
Goutte à goutte verser le sang de cette femme,
C'était peu ; j'ai fait plus, car j'ai tué son âme !
Sur ce corps délicat né pour la volupté
Et par elle flétri, ma colère à jeté
Un vêtement de fer qui l'étreint, qui l'accable,
Et, poignant, le déchire et le brûle implacable !
Oh ! que ne puis-je voir ses pleurs et ses tourments !
De son cœur dévoré compter les battements !

Qu'ils apaiseraient bien ma pensée orageuse
Les soupirs que gémit sa lèvre douloureuse !
Mais, privé de l'entendre et privé de la voir,
Je peux me figurer au moins son désespoir !
Tous les coups qui naguère ont ébranlé mon âme
Résonnent doublement dans celle de l'infâme !
Et je me sens plus calme aujourd'hui qu'à mes pleurs,
A mes sanglots répond le cri de ses malheurs ! »

Cependant chaque jour on le voyait plus sombre,
Et bientôt de lui-même il n'était plus que l'ombre.

L'EXPIATION.

Ainsi eslangori et sec de fascherie il trèpassa.
NOSTRADAMUS.

Quatre fois, dans leur cours, les changeantes saisons
Avaient du saint preau reverdi les gazons ;
Le moine errait toujours triste, mais sa tristesse
N'était plus la sauvage et profane détresse
Dont l'orageux murmure, épouvantant ces lieux,
Ebranlait sourdement l'écho religieux.
On le voyait toujours pensif et solitaire,
Jamais sinistre ; et nul du règlement austère
A son corps pénitent n'infligeait mieux le poids ;
Plus fervente à l'autel ne montait nulle voix ;

Lorsque c'était à lui d'aller, quêtant l'aumône,
Parcourir les hameaux et les manoirs, personne
De vœux et de présents, de bénédictions,
N'apportait au retour d'aussi riches moissons ;
Car des frémissements de sa mondaine flamme
Le divin repentir avait guéri son âme.
Ses pas n'évitaient plus le mystique pilier;
Il y venait souvent gémir et supplier;
Et, quand il avait bien arrosé de ses larmes
La place où, succombant sous de perfides charmes,
Sa jeunesse faillit, on le voyait, le soir,
Moins triste à la chapelle et plus calme au dortoir.

Aux dernières lueurs d'un froid soleil d'automne,
Il exhalait un jour sa plainte monotone :
« Ah ! ce n'est point pour moi que je viens te prier,
Mon Dieu ! car j'aurais beau gémir, m'humilier,
Et macérer ma chair, mon offense et trop grande
Pour que jamais sur moi ta clémence descende !
Mais, grâce pour les jours que d'un voile de sang
Ma vengeance a couverts ! pour le sein frémissant
D'inassouvis désirs et de pensers de vie
Où j'ai plongé le glaive, où j'ai versé la lie !
Oh ! pitié pour ces feux que ma main irrita !
Pour le blasphème impur que mon crime excita !
S'il faut qu'à ton courroux une âme s'abandonne,
Prends pour l'éternité, prends la mienne et pardonne

Et son corps tout fiévreux ruisselait de sueur,
Et sa tête heurtait la pierre avec douleur.

Les ombres cependant tombaient noires et froides ;
Ses membres frissonnants au vent devenaient roides ;
Mais ses pleurs moins amers coulaient plus abondants,
Et sa lèvre exhalait des soupirs moins ardents,
Car il avait ouï quelque douce parole
De Celui dont la voix fortifie et console.

A l'office du soir il manquait. Etonné,
Le gardien, le cherchant, le trouva prosterné
Dans le cloître désert, sans parole et sans vie.
Il comprit que son âme au ciel était ravie,
Car l'éternel sommeil répandait sur ses traits
Un calme souriant qu'on ne leur vit jamais.

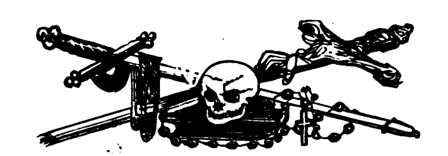
Quelques mots, les derniers de sa triste écriture,
Près du pilier fatal fixaient sa sépulture ;
Par ses frères en pleurs ce vœu fut accompli :
Et sous l'arceau biblique il dort enseveli.

Avant ce jour de deuil et de paix, une femme
Dans un autre couvent à Dieu rendit son âme ;
Et les cœurs que sa vie avait terrifiés
Par ses derniers moments furent édifiés.

On crut voir cette nuit, sous l'if du cimetière,
Deux clartés, couronnant une funèbre pierre,
Sur l'humide gazon un moment s'arrêter,
Y confondre leur flamme et dans les cieux monter.

Oh ! sans doute la mort, par le pardon suivie,
Avait réuni ceux que sépara la vie !
Sans doute, l'Éternel, source de tout amour,
Ensemble les admit dans le divin séjour !

Vous avez, ô mon Dieu ! des grâces ineffables
De clémence et d'oubli, trésors inépuisables !
Si bas que dans le mal son erreur l'aît fait choir,
L'homme se doit toujours garder du désespoir ;
Par un vrai repentir, l'âme la plus sordide
Peut se régénérer comme la chrysalide,
Car de votre immuable et sainte majesté
L'attribut souverain est justice et bonté !...



L'ENFANT ET LA BOHÉMIENNE.

TROISIÈME ÉDITION.

REVUE PAR L'AUTEUR

L'ENFANT ET LA BOHÉMIENNE.

—

A. M. A. COLIN.

—

On avait, le matin, vu passer au village
De bohémiens errants une horde sauvage;
Et chacun remarqua leur regard plus ardent,
            Car les tristes pâtures
Qu'aux fossés du chemin cherchent des mains impures
Manquaient depuis la veille à leur féroce dent.

Ainsi quand du Gardon la rive verdoyante
Apparut, leur parole éclata plus bruyante
Pour saluer l'ombrage et le flot souhaité;
Ils vinrent se plonger dans les ondes limpides,
Puis trompant les fureurs de leurs entrailles vides,
Dormirent sous le roc par le chêne abrité.

Mais voilà qu'au réveil tout-à-coup ils s'émurent;
Et par les sentiers ils coururent,
Troublant les bois silencieux
Car, à la nomade famille,
De sa plus séduisante fille
Manquait le trésor gracieux.

Celle qui, le mieux, par ses danses,
Par ses chants aux folles cadences
Et ses prestigieux appas,
Fascinait l'œil, enivrait l'âme
Et faisait, en ses jeux de flamme,
Pleuvoir l'offrande sur ses pas.

La magicienne aux dents d'ivoire,
Dont le charme invitait à croire
Au bonheur qu'elle prédisait,
Et qui vendait, riant génie,

Un philtre à ceux dont l'insomnie
En nuits ardentes languissait.

Mais, pendant qu'ils cherchaient, au pied d'une charmille,
Avec un bel enfant jouait la brune fille;
Tout dans ses grands yeux noirs, dans son geste et sa voix
Etait séduction, car, on a vu, parfois,
Aveugle en ses présents, la prodigue nature
Egarer la beauté dans une race impure:
Par des bras trop hâtifs quand l'arbre est dépouillé;
Ainsi tombe un fruit sain parmi le fruit souillé.
Mais c'était la beauté de la jeune tigresse,
Dont l'œil est effrayant, même lorsqu'il caresse;
Car on sait que son ongle est toujours frémissant,
Et qu'effleurant la chair, il fait jaillir le sang.

Le soleil, rayonnant sur l'étoffe écarlate
Dont les plis encadraient sa tête délicate,
La faisait resplendir en reflet enflammé,
Comme un tison d'enfer, sur l'enfant qui, charmé,
S'agitait, se penchait pour mieux voir les merveilles
Qu'étalaient devant lui deux magiques corbeilles;
Dans ses doux cheveux blonds erraient de jolis doigts,
Et ces mots se mêlaient aux rires de sa voix:

« Dépouilles des lointaines plages,
Ces cailloux et ces coquillages,
On te les donnera ;
Ces guirlandes qui resplendissent,
Ces fils d'argent qui t'éblouissent,
On t'en couronnera.
Ces rubans, ces tresses dorées,
En bracelets je les noûrai,
Et ces perles si colorées,
A ton cou je les suspendrai.

Mais, pour t'unir à ma prière,
Bel enfant, il faut que, là-bas,
Au pied de cette croix de pierre
Tes pas accompagnent mes pas. »

Et l'enfant étendit ses mains vers les corbeilles,
Et son front s'enflamma de couleurs plus vermeilles ;
Mais un regard jeté sur le toît paternel
Lui rappela soudain un avis maternel ;
Et ses bras s'abaissèrent,
Et de ses traits boudeurs les teintes s'éclipsèrent.

« Puisque l'argent, la soie et l'or
N'ont point d'assez riche trésor
Pour ta jeunesse dédaigneuse,
Vois, des splendeurs du firmament
Etinceller ce diamant
A l'aigrette prestigieuse !
De rêves enchanteurs il remplit le sommeil,
Et c'est lui qui nous donne,
Bien mieux que ta Madone,
Jouissance au réveil.

Tout ce qu'il touche
Devient soudain
Or pour la main,
Miel pour la bouche.
O bienheureux
Qui le possède !
Car à ses feux
Rien qui ne cède !

Mais, pour l'avoir, il faut t'unir
A ma prière ;
Avec moi vers la croix de pierre,
Mon bel enfant, il faut venir ! »

Ainsi chantait la Bohémienne,
Et l'enfant écoutait, et, le visage ardent,

Sur les pas de la magicienne
Du maternel abri s'éloignait, l'imprudent!
Avide, il la suivait, bien qu'il eût en arrière
Laissé, depuis longtemps, la blanche croix de pierre...
Mais voilà que soudain la femme s'arrêta
Au détour d'un sentier voilé de chênes sombres,
Et le saisit et l'emporta
Dans la forêt aux grandes ombres...

Des dernières splendeurs de son dernier rayon
Le jour en s'éteignant embrasait l'horizon,
Et l'aqueduc romain de clartés fantastiques
Enflammait dans la nuit ses immenses portiques.
Sous les roches, au pied d'un ténébreux noyer,
Luisait des Bohémiens le sinistre foyer.
Là, des mets inconnus aux humaines paupières
Assouvissaient la faim de trois sombres sorcières,
A la main de harpie, à l'œil fixe et hagard,
Et d'hommes basanés à l'oblique regard.
Dans le cercle joyeux de l'immonde famille
Folatrait de retour la séduisante fille.
Mais, parmi les enfants dont le groupe en haillons
Se roulait dans le sable ou courait aux gazons,

Ne brillait point celui qu'entraîna sa promesse
Et que pleurait ailleurs une mère en détresse...
On dit, trois jours après, qu'un pâtre du hameau
Dans un vallon désert conduisant son troupeau,
Sur des charbons éteints, parmi la cendre impure,
Trouva des ossements d'une étrange structure,
Lorsque, fuyant l'ardeur de l'accablant midi,
Il vint se reposer sous le roc attiédi,
Au sol où ses brebis se couchaient haletantes,
Son œil épouvanté vit des tâches sanglantes!



GINÈVRE

—

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE PAR L'AUTEUR

Tant de conformité dans le climat, les croyances et les caractères, tant de liens dans l'histoire unissent l'Italie et la Provence qu'ajouter ici cette Légende, ce ne sera point trop dépayser le lecteur. Elle n'a pas été réimprimée depuis plusieurs années et, c'est pour répondre à un regret, à un désir plusieurs fois manifestés que nous avons cru devoir la reproduire à la suite des légendes provençales.

A. G.

A M. INGRES.

Ces quelques pages vous rappelleront une causerie au coin de votre feu ; vous nous lisiez une complainte italienne trouvée par hasard en feuilles éparses chez un bouquiniste de Florence. Me voyant ému et ravi de cette lecture, vous daignâtes m'inviter à faire épanouir dans notre idiôme cette fleur d'exquise poésie. Pour mon affection respectueuse, tout désir de vous est un ordre. Voici donc l'essai que j'ose vous soumettre.

Sauf quelques coupures portant sur des superfétations, sur des redites qu'admet bien, dans un récit, le goût italien, mais que le lecteur français ne supporterait pas dans un écrit, sauf deux stances et quelques traits venus si naturellement au courant du vers qu'il ne m'était guère possible de ne pas les admettre, j'ai suivi le texte et je me suis avant tout efforcé d'en reproduire le mouvement et le caractère. Puissiez-vous y retrouver quelques-unes des émotions que nous fit si bien partager votre poétique confidence!

GINÈVRE.

Légende Florentine.

—

1

Fils de l'Éternel, divin incarné
Dont le sang lava l'homme de la fange,
Du péché d'Adam qui l'avait damné,
Je chante une histoire à votre louange;
Faites que je sois si bien inspiré
Que chaque auditeur la trouve à son gré!

2

L'an nonante-six advint dans Florence
Le beau fait d'amour que je vais conter;
Par quelles douleurs, hélas! il commence!
Quels flots de désordre on vit s'agiter,
Lorsqu'on découvrit qu'un souffle funeste
Dans les alentours répandait la peste!

3

On se rappelait ces jours pleins de morts
Où l'épidémie envoyait sous terre,
En quarante-huit, les trois quarts des corps.
Sentant le poison remplir l'atmosphère
Tout dans la cité devint frémissant;
Et cela dura jusqu'en quatre cent.

4

De ce récit vrai s'il me plaît d'étendre
En digression le commencement,
C'est, chers auditeurs, pour faire comprendre
Combien il débute en sombre moment.
Cela dit, parlons d'amour et de celle
Que l'on proclamait célestement belle.

5

Dans tous les quartiers passaient tristement
En procession lente et solennelle
Les blancs et les noirs; mais l'épuisement
Vint bientôt, hélas! arrêter leur zèle;
Nul, comme autrefois, ne pouvait manger;
Nul de sa maison n'osa plus bouger.

6

Vous m'objecterez que je perds de vue
La dame, et, vraiment, vous aurez raison;
Mais, lorsqu'en tout lieu le mal frappe et tue,
Un peu de désordre est bien de saison;
Pour que votre esprit n'ait plus à redire,
Méthodiquement je vais tout déduire :

7

Donc, belle à merveille, elle possédait
Un cœur délicat, discret, magnanime;
Miroir de noblesse elle descendait
Des Almieri que tant l'on estime;
Ceux que ravissait sa fière douceur
Croyaient que Diane avait une sœur.

8

Près du Marché-Vieux, là-bas, dans la rue
Où restait jadis Bernard l'insensé,
Vivait à l'écart celle dont la vue
Faisait soupirer plus d'un cœur blessé,
Syrène, ou plutôt, mais sans artifice,
Mais sans vanité, fille de Narcisse.

9

Étant avant tout bref, je m'abstiendrai
De vanter sa taille et sa bonne grâce,
Ses mœurs, son esprit; mais je conterai
De son amoureux la tendre disgrâce:
Un jour, Cupidon ouvrant son carquois
D'un mot le rendit sans âme et sans voix.

10

Il sentit au cœur une flamme telle
Que, bien qu'il fût un des plus élégants
Qu'admirait alors Florence la belle,
Lui, Rondinelli, fit, pendant quatre ans,
A son père en vain demander Ginèvre;
Il dépérissait miné par la fièvre.

11

Ce pauvre Antonio!... Mais voilà qu'un jour,
Pour ne point laisser perdre sa noblesse,
Estimant le rang plus haut que l'amour,
Et par-dessus tout, prisant la richesse,
Las d'être obsédé par tant de galants,
Le père choisit les fiers Angolans.

12

Celui qu'il voulut, c'était un jeune homme
Qu'on disait avoir d'assez bonnes mœurs;
Parleur influent on le citait comme
Pouvant s'élever aux plus grands honneurs;
Dans le Quartier-Neuf, près du Sycomore,
Ses vastes logis existent encore.

13

Là, quand à son doigt il eut mis l'anneau,
L'époux conduisit la belle épousée;
Pour toi, pauvre amant, quel coup de couteau!
Par de tels malheurs la vie est brisée;
Car, soyez bien tous certains de ce point:
Quand l'amour est vrai l'on n'en guérit point.

14

Antonio resta navré de tristesse
Voyant s'éclipser son astre charmant;
Et, de n'avoir plus jamais de maîtresse
Dans son désespoir il fit le serment;
Ah! c'est être ingrat que d'aimer encore
Lorsqu'on a perdu celle qu'on adore!

15

Comme une âme en peine on le vit errer ;
Aux bals, à l'église il suivait la belle ;
Bien que ne pouvant plus rien espérer,
Cet infortuné rôdait autour d'elle...
Mais il me convient, pour quelques moments,
De l'abandonner à ses noirs tourments.

16

Parlons d'autre chose : hélas ! dans Florence,
La terreur, le deuil croissaient tous les jours.
Où fuir ? Du fléau l'horrible influence
Ravageait la ville et les alentours ;
Et dans son palais voilà que Ginèvre
Se trouva soudain prise d'une fièvre.

17

Était-ce la peste ? on le crut. Ce mal
Vint si pesamment s'abattre sur elle
Qu'il anéantit tout souffle vital...
Elle était si jeune ! elle était si belle !. .
Ce fut léthargie ; on craignit la mort ;
Pour la ranimer tous luttaient d'effort

18

L'un frictionnait ; l'autre, sur sa lèvre
D'un rare élixir versait la liqueur ;
Le mari criait : Ginèvre !... Ginèvre !..
La mère en tremblant lui pressait le cœur ;
Nulle friction n'était assez forte ;
Ginèvre toujours restait comme morte.

19

Alors, de sanglots, de gémissemments
Un concert lugubre emplit la demeure;
Tout fut préparé pour l'enterrement:
On l'ensevelit vers la vingtième heure;
Entre les deux nefs on la transporta;
Sainte Réparate ainsi l'abrita.

20

Le long de ce mur quel homme se traîne
Où l'on voit encore un marbre fendu?
Est-il donc besoin que je vous l'apprenne?
Il l'appelle et, rien n'ayant répondu,
Rien, sauf le marteau qui scelle la tombe,
Ce fidèle amant sur les dalles tombe.

21

Lorsqu'il eut rampé jusqu'au monument,
Il dit en pleurant qu'eût-il plusieurs vies,
Il n'éprouverait nul contentement
Qui pût compenser ses amours ravies.
Puis, il s'en revint perdu de douleur...
Certes, celui-là l'aimait bien de cœur!

22

Mais, tandis qu'il pleure et qu'il se lamente,
Que va devenir celle qu'au cercueil
La croyant défunte on plaça vivante?
L'esprit qui, des sens franchissant le seuil,
Loin d'elle un moment fit errer sa flamme
Revint, et ce corps recouvra son âme.

23

En se réveillant dans un air glacé
Elle reconnut qu'elle était sous terre;
« Ah! j'ai peur, dit-elle, on s'est trop pressé!
« O mon doux Jésus! ô divine mère! »
Vers la deuxième heure ainsi se plaignait
Celle qu'un linceul vivante étreignait.

24

Mais, il arriva, par bonne fortune,
Qu'à travers le marbre en dehors fendu,
(Comme je l'ai dit) dans son plein, la lune
Faisait pénétrer un rayon perdu;
Perdu?... Non, guidé par la Providence
Pour rendre à Ginèvre un peu d'espérance.

25

En l'apercevant elle se dressa,
Étendit les bras comme une insensée;
Son cœur palpitait; sa main le pressa,
Et sortir devint sa seule pensée.
Fallait-il frapper, fallait-il crier?...
Ah! dans un tombeau ne point expirer!

26

Ayant vers le bas ouvert le suaire,
Dans l'ombre en rampant cherchant le chemin
Du point où luisait la pâle lumière,
Et, comme un aveugle étendant la main,
Elle défaillait, quand soudain, près d'elle,
Se rencontre.. quoi? . Dieu bon! une échelle!

27

L'échelle était courte et n'avait, au plus,
Que cinq échelons, cinq, pas davantage.
Ginèvre, invoquant l'éternel Jésus,
Monta le premier; puis, prenant courage,
Monta le second... Mais son front, heurte
Par la dalle, à cinq se trouve arrêté.

28

La maçonnerie à peine était sèche;
Du marbre le poids n'était pas très grand.
Rompant du ciment la pâte encor fraiche,
Elle sort. (Pour bien vous mettre au courant:
C'était en octobre.) A travers la ville,
Ginèvre passa près du Campanile.

29

Le froid tourbillon du vent qui soufflait
L'empêcha d'aller par la grande rue,
Courant au plus court (tout son corps tremblait),
Elle s'égara, la pauvre éperdue,
Dans ce lieu suspect, sans nom jusqu'alors,
Appelé depuis : *Carrefour des Morts.*

30

Cet endroit n'était ni chemin ni place,
Mais un réceptacle où chacun jetait;
Trouvant de passer à peine la place;
Aux plus vils débris elle se heurtait;
La pluie et le vent lui fouettaient la joue,
Et ses pieds meurtris glissaient dans la boue.

31

Or, dans sa maison Francesco rêvant,
Seul, devant le feu, songeait à sa morte.
Il entend frapper et dit : « C'est le vent. »
Mais un coup plus fort ébranle la porte.
Francesco surpris s'éloigne du feu,
Court à la fenêtre et l'entr'ouvre un peu.

32

« Qui frappe? — C'est moi ! moi, ton adorée !
« Ne connais-tu plus le son de ma voix ? »
Lui, qui savait bien l'avoir enterrée,
Fait vite, en tremblant, un signe de croix :
« Vas en paix, dit-il, vas, ma pauvre femme !
« Nous ferons demain prier pour ton âme ! »

33

Ainsi délaissée, elle fond en pleurs,
Éclate en sanglots. Où courir ? que faire ?
Ah ! vienne la mort finir ses douleurs !
Pourtant un espoir lui reste : son père.
De la soutenir priant l'éternel,
Elle arrive et frappe au seuil paternel.

34

Le père habitait les champs ; mais la mère,
Comme Francesco, rêvait près du feu.
Surprise du bruit qui vient de se faire :
« Qui va là ? dit-elle, en ouvrant un peu.
— « C'est moi, Ginévra ! c'est moi, votre fille,
« Que le Seigneur rend à votre famille.

35

La mère à ces mots fut prise de peur ;
Elle qui, la veille, avait, par le prêtre,
Fait bénir la morte! Et, dans sa stupeur,
Elle referma vite la fenêtre.
Lorsqu'elle eut enfin dompté son effroi :
« Dors en paix, ma fille, on prîra pour toi ! »

36

« Vierge, dit Ginèvre, ô sainte Madone!
« Qui de votre fils embrassiez la croix,
« N'abandonnez pas celle qu'abandonne
« Sa mère! .. » Un sanglot lui coupe la voix;
Puis elle reprend : « Le froid m'a raidie!...
« Si l'on ne vient pas, je tombe engourdie!...

37

« Dans la rue, ainsi, faudra-t-il mourir?
« Mon corps est brisé par tant de secousse !...
« Maudit soit l'instant qui m'a, pour souffrir,
« Fait naître en ce monde où tout me repousse !
« Par ceux qu'on aima se voir insulter!
« Ah ! dans le tombeau mieux valait rester! »

38

Et se laissant choir sur la tombe humide,
Misérablement elle allait périr...
Voilà qu'en son âme un penser rapide
Passe, et d'Antonio la fait souvenir.
Vierge qu'invoqua si bien sa disgrâce,
De votre pitié c'était une grâce.

39

Elle songe donc à voir si l'amour
Qui manifestait tant de violence
Pour elle est aussi perdu sans retour :
Celui qui persiste en son espérance,
Et croit fermement qu'il peut se sauver,
En cherchant toujours finit par trouver.

40

C'était vers le coup de la sixième heure.
Elle se relève et marche en tremblant
Vers la plate-forme où l'amant demeure ;
Montant les degrès d'un pas chancelant,
Elle appuie enfin sa main à la porte,
Frappe, et, sur le banc, tombe presque morte.

41

Entendant heurter, et, comme un soupir,
Murmurer son nom, cherchant quel peut être
Celui qui, si tard, veut se faire ouvrir,
Le jeune homme accourt près de la fenêtre :
« Qui vient d'appeler ? — C'est moi !... Ginévra. »
Et dans un sanglot la voix expira.

42

« Au nom de Jésus et de la Madone,
« Reprit-elle, ami, viens me secourir !
De tous mes parents le cœur m'abandonne.
« Voudras-tu, comme eux, me laisser mourir ? »
Au son bien connu de cette parole
Antonio bondit ; vers la porte il vole.

43

Craignant que ce fût un malin esprit
Qui de Ginévra prenant l'apparence,
Par un de ses tours soudain le surprît,
Il s'arma d'abord de quelque prudence;
Mais lorsqu'il a vu, pâles de douleurs,
Ces traits défaillants : « A moi, serviteurs ! »

44

A son écuyer il tend la chandelle,
Le pousse en avant; et lui, dans ses bras
Prend avec respect la mourante belle,
La porte au salon : « Qu'on chauffe des draps !
« Pour la ranimer que l'on s'évertue !
« Ne voyez-vous pas que le froid la tue ! »

45

Derrière l'épaule on déchire un peu
Sa robe de mort, puis on la referme
Sur le drap brûlant, et, devant le feu,
Antonio la tient droite, d'un bras ferme,
Pour ce qui va suivre implorant le sort,
Vivant de sa vie ou mort de sa mort !

46

Lorsqu'elle eût enfin, après trois quarts d'heure,
Senti le bienfait de cette chaleur,
Le froid glacial qui fait que l'on pleure
Cessa d'enchaîner la vie en son cœur.
Elle ouvrit les yeux, paisible et vermeille
Comme un bel enfant que l'aube réveille.

47

Ginèvre est sauvée!... (Ah! jugez combien
Il en fut content!) De son doux visage
Ecartant le voile : « Oh ! ne craignez rien !
« Il n'est plus ici de mort, ni d'orage,
« Mais, un cœur loyal qui sait vous chérir
« Et des serviteurs pour vous obéir. »

48

— « O mon seul ami, je me recommande,
« Dit-elle en tremblant, je me livre à toi !
« Le premier bienfait que je te demande
« C'est, par-dessus tout, l'honneur et la foi.
« Puisqu'entre tes mains le sort m'a jetée,
« Fais qu'en ta maison je sois respectée! »

49

Elle raconta comment tout advint.
« Toi qui m'as, jadis, crue ingrate et fière,
« Tu vois si mon cœur de toi se souvint;
« Ah! le devoir seul me rendait sévère.
« Mais, quand j'aurai pris un peu d'aliment,
« Nous reparlerons de tout longuement. »

50

Antonio répond : « Sœur charmante et chère,
« Sache bien qu'ici, de ce que tu veux
« Rien ne doit manquer. » Il parle à sa mère;
Promptement la bonne apporte des œufs,
Et, comme déjà l'heure est avancée,
Pour chercher le reste elle sort pressée

51

Antonio se lève et prend son manteau.
« Va, lui dit Ginèvre, à la sépulture;
« Avant qu'on ait vu, ferme le tombeau ;
« Qu'on ne sache rien de cette aventure.
« Je dois, puisque nul n'a voulu de moi,
« Pour tous rester morte, excepté pour toi. »

52

Lorsqu'il eut remis le marbre à sa place,
La voulant traiter en loyal garçon,
Il porte ses pas vers la grande place,
En un poulailler choisit un pigeon,
Les plus beaux raisins, à la fruiterie
Et des massepains, à l'épicerie.

53

La sachant friande il ajoute encor
Quelques pignolas et fines dragées;
Puis il s'en revient portant ce trésor,
L'escarcelle vide et les mains chargées.
Trouvant affaibli ce charmant objet,
Tendre et maladroit il l'encourageait.

54

En se retirant il pria sa mère
De coucher près d'elle; à son écuyer,
A la camériste, il dit de se taire
Et, toute la nuit, il les fit veiller;
Il veilla lui-même afin que la dame
Pût bien reposer son corps et son âme.

55

D'aucun médecin il ne fut besoin ;
Au bout de trois jours elle était guérie
Et, grâce au bienfait de ce tendre soin,
Autant qu'autrefois riante et fleurie.
Lorsqu'elle sortit du froid monument
Vous vous figurez son accoutrement.

56

Antonio pensait : « Ce beau corps doit être
« Des plus fins atours richement vêtu. »
Mais de ses projets qu'il fallait connaître
S'informant d'abord : « Ginèvre, veux-tu
« Puisque maintenant te voilà remise,
« Que chez ton époux l'on te reconduise ? »

57

« — Mon noble Antonio, si cela te plaît,
« Je veux, avant tout, devenir ta femme.
« Antonio s'écrie : O bonheur complet !...
« Mais, pour l'obtenir? — Va, répond la dame,
« Cela me regarde : Instant et moyen,
« J'indiquerai tout, ne doute de rien.

58

« Qui peut empêcher que je t'appartienne ?
« Qui peut le vouloir ? Francesco ?... d'abord,
« Pour me réclamer ne crois pas qu'il vienne,
« Lui qui m'inscrivit au livre de mort !
« La mort qui met fin aux choses humaines
« Ne doit-elle pas rompre aussi mes chaînes ?

59

« La mort des mortels domine la loi;
« Nulle parenté ne peut y rien faire;
« Donc, si tu me veux, je dois être à toi.
« — Si je veux! quel doute! Ah! vite, un notaire!
« Sans plus de retard nous nous marîrons;
« Du reste, à loisir, nous reparlerons. »

60

Quand, leur union s'étant ainsi faite,
A sa noble main il eut mis l'anneau,
Comme il lui parlait toujours de toilette,
La nouvelle épouse à l'époux nouveau
Dit: « J'ai ce qu'il faut. S'il consent à vendre,
« Chez mon enterreur, ami, va le prendre.

61

« — Je veux, répond-il, tout ce que tu veux.
« Puissé-je à tout prix te rendre contente!
« Je n'épargnerai pour combler tes vœux
« Ni quinze ducats, ni vingt, ni cinquante! »
Il court demander ce qui lui convient,
L'obtient, l'empaquette et joyeux revient.

62

Avec sa servante et sa belle-mère
Voilà qu'un dimanche elle sort enfin;
Partout où passait la douce étrangère
Chacun croyait voir l'astre du matin.
Antonio suivait, de loin, dans la rue,
Vers l'Annonciate elle est reconnue.

63

Les nobles seigneurs s'étaient rendus là
Pour y contempler les brillantes dames ;
Ils disaient ceci, répondaient cela.
Or la mère y vint parmi d'autres femmes ;
Elle se retourne et dit : « Qu'ai-je vu !
« Ma fille ! en ce lieu, comment ? .. d'où viens-tu ? »

64

L'autre regarda sans rien lui répondre.
Ce fut une grande et sourde rumeur.
La mère en public se voyant confondre
Sentit le dépit lui mordre le cœur.
En un cercle tel Ginèvre était prise
Qu'elle ne pouvait entrer dans l'église.

65

Or, dans ce moment, Francesco survint ;
Chacun l'interroge et lui s'émerveille.
Du funèbre soir bien qu'il se souvînt,
Jamais on n'a vu surprise pareille.
Qui pourra trancher ce grand différent ?
Deux maris sont là, sur le même rang.

66

« Du sépulcre ainsi qui t'a donc tirée ?
« — Certes, répond-elle, oh ! ce n'est pas toi !
« Toi, vivante encor, tu m'as enterrée ;
« Mais le doux Jésus eut pitié de moi.
« Va, ta barbarie est si manifeste
« Qu'il n'est pas besoin qu'ici rien l'atteste

67

« Laissez-moi passer!... Qui me repoussa
« Quand je vins, la nuit, demander asile,
« Pour moi n'est plus rien ! » Alors commença
Un bruit, un tumulte à remplir la ville.
Elle s'éloigna, laissant les maris,
La mère exhaler pleurs, menace et cris.

68

Francesco disait : « Tu retiens ma femme ! »
Antonio répond : « Moi ? je n'en sais rien.
« Dans tout l'univers il n'est pas une âme
« Qui puisse affirmer que j'ai pris ton bien,
« Ginèvre est à moi par-devant notaire
« Et, sans tâche, dort au lit de ma mère.

69

« Elle peut encor choisir la maison
« D'où tu repoussas sa douleur mortelle ;
« Va donc, si tu crois avoir tant raison,
« Epoux dévoué, plaider devant elle. »
Du peuple indigné les confuses voix
Criaient : « Francesco, tu n'as plus de droits ! »

70

« Au saint tribunal je porte l'affaire !
« — Va, dit Antonio, qu'il en soit ainsi. »
Sur ce mot, chacun s'en alla. La mère
Le long du chemin pleurait. Le mari
Rentra maudissant la sotte aventure
Et ne put toucher à sa nourriture.

71

Lorsque l'huissier vint à la maison :
« J'irai, dit la belle et charmante dame ;
« Je démontrerai combien j'eus raison.
« Je veux, devant tous confondre l'infâme !
« Chez son assassin Ginèvre rentrer ?
« Ah ! dans un couvent plutôt m'enterrer ! »

72

Voici le grand jour où cette aventure
Doit se dénouer par un jugement.
Ginèvre ayant fait un peu de parure
Vers le tribunal marche noblement ;
La foule, en s'ouvrant, lui livre passage ;
D'un mot, d'un regard chacun l'encourage.

73

Elle a salué bien modestement.
Le légat lui dit de belles paroles :
« Viens ici, ma fille, explique comment
« Ainsi des époux tu changes les rôles ?
« — Seigneur, on verra bientôt si j'ai tort
« Ou raison, daignez me bénir d'abord. »

74

Alors elle expose avec tant de charme
Ce qui se passa (vous savez comment)
Qu'en ses yeux sentant rouler une larme,
Le prélat lui dit : « Calme ton tourment.
« Par quels arguments peut-on la confondre ? »
Francesco, troublé, n'eut rien à répondre.

75

Le légat reprend : « La mort, c'est la fin.
« Puisque Francesco t'a, deux fois, traitée
« Comme un corps sans âme, un fantôme vain,
« Vis pour Antonio qui t'a méritée.
« Quant au demandeur, il perd, comme un sot,
« De ce même coup, la femme et la dot. »

76

Le bruit s'en répand dans toute la ville ;
Chacun dit : « Bravo ! c'est très-bien juger ! »
Francesco s'enfuit, et, rongé de bile,
Ne put, de trois jours, presque rien manger.
Le juge a parlé, la noce est bénie ;
Vierge, en votre honneur l'histoire est finie !



Nous devons le document que voici à la docte obligeance de M. Delécluse, que l'on est toujours certain de rencontrer aux bons endroits sur le terrain des lettres italiennes.

« Fin quì l'istoria, che è passato tradizionalmente sino ai nostri giorni, non ha niente d'inverosimile. Ciocchè è malagevole a credere, è lo sposalizio della Ginevra in secondo nozze con Antonio Rondinelli, viventi ancora il primo marito, e reclamante al tribunale ecclesiastico davanti al vicario, il quale sentenziò, chè per essere stato disciolto il primo matrimonio dalla morte, poteva la donna legitimamente passare ad altro marito. Non veggo altra ragione per creder possible una sentenza così stravagante, che l'ignoranza del tempo.

Del rimanente, quanto al fatto, oltre la tradizione costante per tre secoli e mezzo, havvi l'asserzione di due nostri storici, quantunque non molto antichi, cicè di Ferdinando del Migliore nella *Firenza illustrata*, e di Francesco Rondinelli, che era della famiglia medesima dello sposo di Ginevra, nella *Relazione del contagio;* di più una ricordanza di quegli anni stessi, ritrovata già in casa di Zanobi Mazzinghi, ed in nome di una strada che dall'avenuto caso conserva il nome. Arroge che nel 1546, il martedi del carnavale a' 10 di marzo, si narra nel *Diario* ms. di Antonio da S. Gallo essersi recitata nel palazzo ed abitatazione del duca Cosimo una bellissima comedia intitolata ; *Ginevra morta dal campanile, la quale sendo morta e sotterata, resuscitò.* »

L'osservatore fiorentino sugli edifizj della sua patria.

MONTMAJOUR.

MONTMAJOUR.



A l'orient de la ville d'Arles s'élèvent deux collines, qui primitivement, n'en dûrent former qu'une, mais que des marais séparent aujourd'hui. La plus grande porte encore le nom presque romain de Montmajour; aucun site n'est plus renommé pour la variété de ses végétaux, l'abondance de ses fleurs. Montmajour méritait mieux encore cette renommée à l'époque où, sous Constantin, Arles devint un moment la métropole du grand empire: de grands bois la couvraient alors, et protégeaient de leurs fraîches ombres les plantes délicates qu'un aride soleil fatigue aujourd'hui. La colline était entourée d'eau stagnante et marécageuse, et l'on s'y rendait sur des esquifs, pour lesquels un port semble encore indiqué par les entaillements des rochers et par des scellements d'anneaux aux abords de la chapelle de Sainte-Croix. Montmajour est le *salève* de la Provence. Les botanistes le savent bien; aussi ne manquent-ils pas

de venir, chaque printemps, s'y rendre et rivaliser d'ardeur vagabonde avec les papillons et les abeilles. Là fleurissent pour eux l'anagyris, l'orchis, le cyste rose, l'aster bleuâtre, les calathides d'or et d'argent, les crysanthêmes et les aulnées; on peut y recueillir plus de deux cents phanèrogames. Dans les canaux voisins, se laisse entrevoir, comme un mystère d'amour, la poétique vallisnérie. Le géologue vient aussi à Montmajour analyser un épais revêtement d'enveloppes zoophitaires, et augmenter sa collection de fossiles marins. Les pèlerins de la science n'y sont pas seuls attirés; ceux dè l'art s'y rendent avec un empressement plus bruyant mais non moins fructueux. Peu de régions, en effet, peuvent leur offrir des sujets d'étude aussi variés, aussi splendides. Tous ont la certitude d'en rapporter des matériaux et des impressions qui pourront un jour se traduire en chefs-d'œuvre. Là, sentit les premières sollicitations du génie le grand peintre arlésien Réatù *, dont les œuvres, aujourd'hui rassemblées par la piété de sa digne fille, Madame Grange, dans l'ancien grand prieuré de la grande commanderie des ordres réunis de Malte et du Temple, sont et resteront sans doute, quand l'administration s'associera à cette pensée, le musée de peinture de la ville d'Arles : doublement honorable pour elle, puisqu'il résume l'œuvre et la vie d'un de ses plus illustres enfants.

Si les touristes pénètrent à Montmajour, en venant d'Arles, ils suivront un sentier ombragé, bordé en toute saison, des floraisons les plus délicates; ils longeront un rempart de roches aux tons gris et dorés, aux entassements grandioses, tantôt nues, tantôt voilées de végétations gracieuses et vivaces. Leur front s'inclinera devant une croix armoriée en marbre blanc, remarquable par l'élégance des proportions et la finesse des sculptures. Elle porte le blason du très-haut, très-puissant abbé de Montmajour. Cette croix garde l'entrée des carrières d'où fut

* Voir sa biographie dans le *Plutarque provençal*.

A. G.

extraite une architecture dont leurs vides font pressentir la grandeur. Quelques pas encore. et l'on s'arrêtera pour admirer un ensemble qu'on dirait arrangé par le génie de la décoration théâtrale. Des terrasses, des pans de voûtes et de façades à demi-croulantes, des murs crénelés, des clochers vides, un porche au cintre énorme: ce grandiose amas de monuments et de ruines est dominé par une tour à bossages plantée sur le roc vif : on dirait quelqu'un de ces géants qu'Ariote commet à la garde des sites enchantés. Si l'on pénètre dans ces masses, on y visite un cloître roman plein de tombes armoriées et riche en sculptures du type le plus original; une immense nef, une vaste crypte, dont le plan révèle les mystères de la primitive Eglise, et ce qu'on dit être les oubliettes, où, si l'on en croit la tradition, Guillaume de Piollenc grava son nom avec ses ongles. J'ai vu ce nom; le creux est si profond, qu'il n'a pu être gravé que par des ongles de fer; Or, la tradition n'attribue pas au noble captif cette particularité, trop notable cependant pour qu'on eût pu l'omettre.

Déjà célèbre en 1200, accrue par la générosité des grands et par la piété des fidèles, l'abbaye de Montmajour devint une de ces importantes institutions qui réunissaient presque l'autorité religieuse et la puissance féodale. Son aspect, ses droits seigneuriaux tenaient à la fois du monastère et du château-fort : ce fut un refuge pour bien des âmes en peine que consolèrent la vie religieuse, de graves et douces études et le charme du paysage. Souvent, dans la biographie des poètes provençaux, nous trouvons cette phrase, terminant le récit de péripéties douloureuses : *Il se rendit moine à Montmajour*. Là vécut *le Monge de Montmajour* (qu'il ne faut pas confondre avec celui des *Iles d'Or*), ce moine pamphlétaire que ses contemporains surnommèrent *le fléau des poètes provençaux*. A Montmajour, asile de la science comme de la poésie, de précieux manuscrits étaient conservés et multipliés par d'utiles copies.

La colline opposée est maintenant rocailleuse et nue; dans le sommet aplati, les Celtes pratiquèrent une excavation gigantesque et bizarre, comme tout ce qui nous reste de cette sauvage nation : c'est une longue tranchée taillée dans le roc, un peu plus large à la base, et dont le plan reproduit la forme d'un glaive. De vastes blocs plats, recouverts de terre et de grêles végétaux, forment le toît de ce monument; sa destination reste un problême pour la science; on l'a surnommé : *Grotte des Fées*. L'imagination populaire y rattache des traditions merveilleuses, entre autres celle de la *Chèvre d'Or*, qui fait découvrir les trésors cachés, mais rend incurablement tristes au sein de leurs richesses ceux qui ne les ont pas méritées. On attribue le nom de colline de *Cordes* à l'appellation que lui donnèrent, en souvenir de *Cordoue*, les Sarrasins, dont quelques restes de camp retranché se voient, en effet, épars sur la pente et aux alentours.

Plus importante, et par son étendue et par les monuments d'époques diverses qui la couronnent, la colline de Montmajour fut, dès les premiers temps du christianisme, un lieu de prière et de retraite. Dans ses flancs était creusé un oratoire, connu aujourd'hui, sous le nom de *Confessionnal de saint Trophime*; c'était là, en effet, que se retirait ce premier évêque des Gaules lorsqu'il voulait méditer loin des hommes, et se rapprocher de Dieu; c'était là qu'il recevait ceux qui venaient déposer dans son sein l'aveu de leurs fautes ou demander des conseils à sa sagesse. Une chapelle y fut élevée pour perpétuer ce pieux souvenir; des ermites la desservirent; elle est en partie taillée dans le roc, et sous la voûte qui la précède sont aussi taillés dans la pierre trois cercueils vides.

Une tradition sans probabilité fait remonter la fondation de l'abbaye de Montmajonr à l'an 28 après l'ascension de N. S. J.-C.; une autre, au règne de Childebert (VIII[e] siècle), alors que saint Césaire aurait dédié l'église à saint Pierre et prescrit aux religieux la règle de saint Cassien. Suivant une troisième tradition, vers 977, une femme

nommée Thucinde, disposa de l'île de Montmajour, alors entourée de marais, en faveur des pauvres cénobites.

Il ne semble pas possible de faire remonter l'origine de l'abbaye primitive plus haut que le X[e] siècle. Ce qui est positif, c'est que la chapelle de Sainte-Croix fut fondée par l'abbé Rambert, supérieur de l'abbaye, et consacrée le 15 des kalendes de mai 1019 par Pons de Marignane archevêque d'Arles. L'élégante régularité de ses proportions, la gcâcc de son campanille et les fines découpures de ses arêtes font de ce monument un chef-d'œuvre d'architecture romane. Il s'élève à l'extrémité d'un plateau de rochers, d'où le regard embrasse un magnifique horizon. A mesure qu'on approche, le rocher se creuse de cavités régulières : on dirait les alvéoles vides d'une ruche abandonnée : ce sont des tombes ; c'est un cimetière monolythe. La tradition veut que, dans ces tombes, aient été inhumés 300 paladins morts à la bataille d'Arleschamps, où Charles-Martel anéantit l'armée sarrasine. Je ferai respectueusement observer à la tradition que beaucoup de ces tombes sont évidemment taillées pour des enfants. Les nouveaux-nés se seraient-ils signalés par leur bravoure à ce terrible fait d'armes ?... Merveilleuse époque ! rien ne se passait alors comme aujourd'hui. L'inscription qui attribne la fondation de Sainte-Croix à Charlemagne, et gratifie cet empereur de la susdite victoire remportée sur les Sarrasins par Charles-Martel, est reconnue apocryphe.

Par une bulle datée de 1509, le pape Jules II institua des indulgences plénières pour tous ceux qui, en état de grâce, visiteraient la chapelle de Sainte-Croix et l'église de Saint-Pierre de Montmajour le dimanche qui suivrait l'invention de la Sainte Croix, chaque fois que cette fête se trouverait un vendredi. Perdue dans nos orages politiques, cette faveur de Jules II nous a été rendue par une bulle de Pie IX, sur les instances de la municipalité d'Arles. Il nous a été donné de voir déjà deux fois se réaliser un tableau que nous avions souvent rêvé en lisant les vieux écrits.

Dès le point du jour, la population d'Arles part processionnellement de l'église de Saint-Julien, possédée autrefois par les Bénédictins de Montmajour : elle se rend, en chantant des hymnes, à la chapelle de Sainte-Croix, où l'a devancée la population des campagnes; celles des villâges environnants, conduites par leur clergé, arrivent en procession. C'est vraiment un merveilleux et touchant coup-d'œil que ces longues files de pénitents, de vieillards et de jeunes filles voilées de blanc, traversant lentement ces belles plaines, avec leurs croix et leurs bannières, et gravissant les flancs de la sainte colline. Aux hymnes religieux, le rossignol mêle sa chanson printanière; n'est-il pas, en effet, le chantre naturel de toute fête divine? Pavoisée de pavillons maritimes et d'étendards où s'étale le lion d'Arles avec sa fière devise : *Ab irâ Leonis*, où brille le blason des prélats commandataires de Montmajour, l'antique abbaye semble renaître, rajeunie de plusieurs siècles. La beauté encore un peu païenne des femmes d'Arles devient ce jour-là presque mystique ; leur costume si original, si gracieux, si riche, dissimule sa coquetterie mondaine. Ce qui distingue cette fête, c'est un caractère profondément provençal. Des services religieux célébrés à tour de rôle par les divers clergés, remplissent la matinée ; vers midi, l'affluence devient immense ; l'escalier escarpé de la grande nef semble vomir incessamment une cascade humaine. L'après-midi est consacrée à des stations religieuses sur tous les points de la colline signalés par quelque pieux souvenir. Les diverses processions ne s'éloignent qu'au crépuscule ; celle d'Arles se déroule entre deux files curieuses installées sous de beaux ombrages, le long des chaussées du Rhône. Tel est ce Pardon, qu'on renouvelle tous les sept ans, touchant pour le chrétien, précieux pour l'artiste, à qui il offre une riche variété d'imposants ou piquants aspects. Rien de plus pittoresque que les groupes effarés par le *mistral*, ce grand trouble-fête des solennités provençales. Quels tableaux ne ferait-on pas avec ces campements, ces repas champêtres improvisés

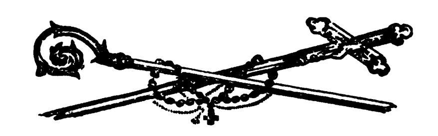
au pied des ruines ou sur les gazons bordés de vieux saules qui ceignent la colline d'un tapis de verdure !

En 1369, la grande tour fut bâtie par Pons d'Ulmo. Les religieux de Montmajour avaient d'abord suivi la règle de saint Cassien : ils adoptèrent celle de saint Benoît. On disait, et l'on dit encore : *le Château des moines*. Un passé si grandiose devait attirer l'attention du grand siècle. La partie moderne du monastère fut élevée sur les dessins de Mansart, qui lui imprima son fastueux caractère : elle s'annonçait comme devant être si imposante, que, jaloux de ce qu'on en publiait, et ne voulant pas que des moines de province pussent rivaliser avec les royales splendeurs de Versailles, Louis XIV en fit arrêter les constructions. Démoli en 1793, cet édifice étonne encore par l'immensité de ses ruines, s'il fallait en croire un dicton populaire on y aurait compté autant de fenêtres que de jours dans l'année.

La prairie qui, entre les roches et les marais, s'épanouit au pied de Montmajour, est la partie la plus variée, la plus riante, la plus riche en végétation de ce merveilleux site : là règne et se déploie en souveraine la vagabonde famille des lizerons ; elle y étale les dentelures onduleuses de son feuillage; elle y suspend ses blanches clochettes, entrelace les fines spirales de ses fils légers à de grands roseaux, et s'enroule sur des cannes élancées aux longues feuilles retombantes, qui élèvent au-dessus de l'herbe profonde leur tige souple balancée par la brise, et donnent au paysage quelque chose d'une sauvagerie étrangère ; à leurs pieds se développent les grandes mauves ; l'aron entrouvre ses cornets d'ivoire au pistil d'or, et nulle part les marguerites, les violettes et les anémones n'épanouissent aussi largement leurs riantes étoiles. Ce ne sont partout que gazouillements d'oiseaux dans leurs nids balancés par les lianes, bourdonnements d'abeilles et vols étincelants de papillons sur les fleurs. Chaque printemps la jeunesse arlésienne accourt moissonner cette floraison merveilleuse, chacun s'en revient avec sa gerbe, et l'on se croit transporté au temps où la fête de Flore réunissait, le 1er mai,

sur cette même colline la population romaine d'Arles, qui ne formait plus qu'une famille parée de fleurs et de rameaux naissants; être vu sans cet ornement passait alors pour une marque d'infamie; c'était une émulation à qui en aurait le premier; de là vint le proverbe : *Prendre sans vert.* Touchante émulation, car avoir le premier des rameaux, des fleurs de mai, en avoir beaucoup, cela voulait dire que l'on possédait des amitiés empressées, une nombreuse clientèle. Ainsi les coutumes des peuples n'ont rien d'arbitraire : elles émanent des sentiments, des croyances, du climat, du caractère, et sont naturellement ramenées par l'analogie des circonstances.

Là, paissent ces troupeaux de cavales blanches au type arabe, digne du pinceau de Decamps; de vieux ormes bizarement recourbés ombragent cet agreste jardin, dont l'aspect est tout primitif. Dans le banc de roche à pic le long duquel il s'étale, s'ouvrent des fissures, des écartements qu'on dirait taillés par l'épée de Rolland. Là s'avancent aussi, creusés de tombes vides, des blocs gigantesques à demi voilés par des vignes sauvages; là s'ouvrent encore des grottes que Virgile eût choisies pour le repas de Tityre ou les amours de Galathée. Ainsi, partout la nature reprend ses droits triomphants, et à côté de ce qu'ont de périssable les œuvres de l'homme, partout elle fait éclater son immortelle jeunesse!



POUR LES AMES EN PEINE.

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE PAR L'AUTEUR.

POUR LES AMES EN PEINE.

Un soir, comme je parcourais la campagne d'Arles, et suivais le chemin qui conduit aux Alyscamps, j'aperçus un ancien autel enchâssé dans les ruines d'un mur, et j'y lus : ***Pour les âmes en peine.*** Sous les voûtes d'un temple, cette inscription m'eût fait songer aux morts; dans les champs, sous l'azur libre et sans limite des cieux, elle appela ma pensée sur les vivants : n'est-elle pas, en effet, le premier séjour des âmes en peine cette vie où, par un mystère dont l'ordonnateur suprême s'est réservé le secret, le mal triomphe toujours du bien? Pénétré de cette pensée qui tourmentait mon esprit, depuis l'âge où le voile de l'illusion tombe devant nous à chaque pas pour ne plus se relever, je m'agenouillai, je joignis les mains avec ferveur, et, appuyant mon front contre l'autel délaissé ;

Pour les âmes en peine! murmurai-je à voix basse;

Pour celles qui aiment et ne sont point aimées;

Pour celles qui n'ont pas la force ou le courage de rompre une affection mal placée;

Pour les âmes d'élite dont la vie se traîne dans la solitude, parce qu'elles ne rencontrent rien qui soit digne de leur enthousiasme;

Pour celles qui ne peuvent plus aimer;

Pour celles que l'ingratitude désole et refoule dans l'isolement, peut-être, hélas! jusqu'à l'égoïsme;

Pour celles qui ne peuvent point oublier;

Pour celles que l'envie et la haine poursuivent, et qu'elles entourent de leurs embûches;

Pour celles que le vice enlace de ses piéges impurs;

Pour l'âme de l'indigent à qui la paternité est amère, car, en multipliant la vie autour de lui, elle ne fait qu'y multiplier la douleur;

Pour les âmes dignes de commander et réduites à obéir;

Pour celles qui ne savent pas régler leur volonté ni limiter leurs désirs;

Pour celles qui auraient pu être, et que la fatalité des circonstances condamne à n'être pas, ou à ne rien être qu'à demi;

Pour les âmes délicates que tout contact froisse et déflore, et qui, dans le commerce de la vie, ne trouvent jamais en échange la valeur de ce qu'elles donnent;

Pour les âmes trop modestes qui, méconnaissant leurs qualités et, s'exagérant celles des autres, n'osent point se manifester;

Pour celles qui, malgré leurs vertus, malgré leur grandeur, ne parviennent point à faire oublier la honte de leurs ancêtres ou l'abandon de leur naissance;

Pour toutes celles que le préjugé poursuit de son aveugle anathême;

Pour les âmes justes qui, suivant le cours bizarre des choses de ce monde, se demandent si la démence n'y usurpe pas l'empire et le nom de la raison;

Pour celles qui vont jusqu'à se demander si la folie n'est point en elles-mêmes;

Pour toutes les âmes vaincues dans l'éternel combat du mal contre le bien;

Pour les âmes qui, sentant leur faiblesse en présence du devoir, tremblent et fléchissent sous le fardeau sacré qu'elles veulent cependant porter jusqu'au tombeau;

Pour celles qu'épouvante l'entraînement des passions;

Pour celles dont la vie entière n'est qu'une lutte contre les penchants d'une mauvaise nature;

Pour celles qui se troublent et hésitent;

Pour les âmes délicates qui ont besoin de beaucoup pardonner si elles veulent pouvoir aimer encore;

Pour les âmes un moment égarées et qui sentent le besoin d'être pardonnées;

Pour celles qui, ayant concentré toutes leurs affections sur une seule existence, la voient de jour en jour fléchir sous le poids de l'adversité ou pâlir et vaciller sous le vent douloureux, pourvoyeur du tombeau;

Pour les âmes dont le souvenir s'affaiblit et se perd dans la pensée de ceux qu'elles aiment;

Pour celles que font gémir les faiblesses, les fautes, les perversités de leurs frères;

Pour les âmes loyales qui reconnaissent à leurs dépens ou aux dépens de ce qu'elles aiment, la fausseté universelle;

Pour les âmes repentantes et qu'une mauvaise honte empêche de manifester leur repentir;

Pour les âmes séparées de ce qu'elles aiment et associées à ce qu'elles ne peuvent pas même estimer;

Pour celles que séduisent et entraînent de fallacieuses apparences;

Pour celles qui sentent la mort venir loin du ciel où elles ont reçu l'être, loin des affections charme et bienfait de l'existence;

Pour les âmes que nul dévouement n'a jamais consolées;

Pour celles qui souffrent de voir souffrir et de ne pouvoir soulager ce qui souffre;

Pour les âmes généreuses, s'oubliant elles-mêmes, ne vivant qu'en autrui, et se tourmentant de ce qui pourrait être, autant et plus que de ce qui est;

Pour les âmes veuves par la mort, par l'absence ou par l'abandon;

Pour les âmes ombrageuses que leur méfiance environne de fantômes ennemis;

Pour toutes celles qui souffrent par le cœur;

Pour les âmes que l'iniquité révolte, et qui gémissent sur leur impuissance à l'aspect de ses insolents triomphes,

Pour les âmes qui, dans la voie du bien, sont à chaque pas tourmentées par la crainte de ne jamais faire assez;

Pour celles qui, sous la main de Dieu, ne savent point se résigner, quel que soit chez elles le principe d'une réaction impuissante : inquiétude de la faiblesse, ou conscience de leurs mérites;

Pour les âmes tombées dans le mal, tourmentées par l'amer sentiment de leur chute et trop faibles pour se relever,

Pour les âmes sincères que le devoir contraint à comprimer tout ce qu'elles sentent, à dissimuler tout ce qu'elles pensent, et à feindre ce qu'elles ne peuvent ni penser ni sentir;

Pour celles qui, aspirant avec trop d'ardeur à la vie que nous espérons au-delà du tombeau, méconnaissent et négligent les biens de la vie présente;

Pour celles qui s'attachèrent par des liens trop forts aux biens, aux affections de ce monde;

Pour celles que la mort effraie, âmes faibles et oublieuses qui ont perdu le sentiment de leur impérissable essence;

Pour celles qu'attirent le suicide et les formidables séductions du néant;

Pour les âmes voyageuses, hirondelles toujours errantes, que l'inquiétude pousse de climat en climat, sans qu'elles soient, sans qu'elles puissent jamais être satisfaites;

Pour les âmes dont les nobles instincts sont raillés, paralysés par l'égoïsme qui les étreint, les serre et les glace;

Pour les martyrs de la pensée, contemporains de l'avenir, méconnus, persécutés par le présent;

Pour les âmes que l'inaction use et tourmente, et qui, pourtant,ne se livrent point à l'action parce qu'elle ne leur est pas encore apparue grande et belle comme elles l'avaient rêvée;

Pour celles que consume l'intelligence, lumière qui ne trouve pas à se manifester, lave que la terre comprime, et qui, refoulée sur elle-même, ronge et dévore son cratère;

Pour celles qui, à l'étroit dans la sphère mortelle, trop nobles pour se mêler aux souillures de la vie, cherchent dans l'idéal un refuge contre le réel et sentent l'insuffisance humaine lorsqu'elles s'efforcent d'exprimer ce qu'elles conçoivent, de traduire à la terre ce que le Ciel leur révèle;

Pour celles qui passèrent à côté des sources de l'intelligence et de la sagesse, sans pouvoir ou sans vouloir s'y abreuver, et qui reconnaissent, mais trop tard, l'efficacité de ces ondes salutaires;

Pour les âmes que l'inquiétude conduit à la science, la science, au doute, et que le doute conduira au scepticisme, et le scepticisme, au désespoir ou à l'inertie plus terrible que le désespoir;

Pour toutes celles qui souffrent par l'esprit;

Pour les âmes que l'inspiration délaisse après les avoir comblées de ses faveurs, et qu'elle fait tomber au-dessous du niveau le plus vulgaire, après les avoir ravies aux régions les plus sublimes;

Pour celles qui avaient su conquérir la gloire ou fait assez pour la mériter, et que l'oubli couvre déjà de ses ténèbres froides et solitaires;

Pour les âmes belliqueuses qu'abandonne ou trahit la force de leurs organes, et qui traînent dans l'ombre le désespoir ou le pressentiment de leur défaite;

Pour celles qui se débattent sous les entraves d'nn corps en ruine;

Pour toutes les âmes qui se survivent;

Pour celles dont l'indignation fière et courageuse proteste contre les vices de leur temps, contre les hontes de leur patrie, et qui répondent par des larmes de sang et des paroles de flammes aux pleurs, aux gémissements des nations opprimées;

Pour celles qui trouvent la vie longue et que l'avenir épouvante;

Pour celles qui, vivant à part dans le monde de leurs pensées et de leurs rêves, ne comprennent rien à la vie

positive, et vont s'y heurtant d'écueil en écueil : nobles et tristes proies de la rapacité spéculatrice, victimes que la passion s'immole en riant de leurs vertus ;

Pour celles que leur supériorité condamne à la solitude ;

Pour les âmes réduites à se demander si la bonté n'est pas faiblesse ;

Pour les âmes déçues qui n'osent plus revivre ni par l'esprit, ni par le cœur ;

Pour les âmes plus faibles et plus indignées, à mesure qu'en avançant elles connaissent mieux la vie et qui craignent de se voir ainsi entraînées jusqu'à devenir mauvaises ;

Pour les âmes tristes d'avoir perdu l'estime de soi-même, indispensable et premier élément de toute force et de toute grandeur ;

Pour les âmes qui, ayant épuisé toutes les sources terrestres, n'ont pas encore compris qu'en Dieu seul est le bien, le vrai, le beau, l'infini qu'elles cherchent ;

Pour celles que la soif de cet infini consume ;

Pour tout ce qui aime, pour tout ce qui pense, pour tout ce qui sent, pour tout ce qui veut, cherche le bien, et s'efforce de le pratiquer !

Il avait sans doute une de ces âmes celui dont la main pieuse éleva cet autel ; en y faisant un appel à la prière pour le soulagement des âmes en peine, peut-être songeait-il à lui-même !... Il choisit cette place parce que, dans la solitnde des champs, la pensée est plus libre, le cœur, moins accessible aux velléités impures, et tout l'être humain, plus généreux. Image de la vie, ce sentier qui conduit à des tombeaux, prédispose l'esprit aux sentiments solennels, et l'espoir qu'une partie de ces sentiments lui serait acquise dans la prière épanchée au pied de cet autel, cet espoir vint se mêler sans doute à sa pensée bienfaisante... Oh ! ce touchant espoir n'a pas été déçu ; ce que je sens devant cette inscription, d'autres, avant moi, l'auront senti comme moi, car la douleur est comprise de

la douleur; c'est par elle que se révèlent aux hommes la fraternité qui les unit et le besoin de s'entraider.

Lorsque vous passerez devant l'autel consacré au soulagement des âmes en peine, agenouillez-vous, priez, ô vous qui aurez lu ces pages, puissiez-vous ne point vous y reconnaître, et n'oubliez pas celui qui les a écrites.

FIN.



TABLE.

Errata.— Page 92 ligne 9, au lieu de *page* il faut *gloire*.

HISTOIRE DE LA COMMUNE DE COTIGNAC, par M. Octave Teissier. — 1 vol. in-18 orné d'une vue.— Prix : 4 fr.

L'ATHÉNÉE DE PROVENCE, recueil de poésies françaises et provençales, recueillies et publiées par Alexandre Gueidon. — 1 vol. in-8°, orné de gravures sur bois. — Prix 5 fr.— *Épuisé.*

L'ATHÉNÉE-OUVRIER, recueil de morceaux poétiques et littéraires, lus dans les séances intimes et publiques de la société l'Athénée-Ouvrier, recueillis et publiés par M. Alexandre Gueidon. — 1 vol. in-8°, orné de vignettes sur bois. — *Epuisé.*

LEI BASTIDANOS, poésies provençales, par M. Casimir Dauphin. — 1 vol. in-18. —*En publication.*

NOTICE BIOGRAPHIQUE, de l'ouvrier-poète Louis Pélabon, de Toulon, par M. Es.— Prix : 25 c.

NOTICE SUR LE PEINTRE CONSTANTIN, sa vie et ses œuvres, par Adolphe Meyer, br. in-4°. — Prix : 1 fr. 25.

NOTICE SUR LE COMTE MURAIRE, par Pierre Clément, br. in-4° — Prix : 1 fr. 25.

SOUS PRESSE :

L'HISTOIRE DE L'ART EN PROVENCE, (essai sur), à propos de l'Exposition du Concours Régional de Marseille, par Léon Lagrange. — L'*Essai sur l'Histoire de l'Art en Provence*, honoré de la souscription du Maire de Marseille, du Muséum Calvet d'Avignon, des Bibliothèques d'Aix, d'Arles, de Toulon, Draguignan, etc., formera un beau volume in-18 anglais d'environ 300 pages, orné de vignettes sur bois, imprimé en caractères neufs, sur beau papier, au prix de 3 fr. 50 cent. Ce prix est pour les souscripteurs seulement.

LA PROVENCE LITTÉRAIRE, recueil annuel de poésies françaises et provençales, légendes, nouvelles, etc., fondé et publié par Alexandre Gueidon, avec le concours de la Société dei Troubaïres. — 1 vol. in-18 anglais, illustré par Letuaire. — Prix 2 fr. pour les souscripteurs.

Marseille — Typ. Ve Marius OLIVE, rue Paradis, 68.